LA BATAILLE MAROCAINE

Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont :

5 sur papier du Japon (Nos 1 à 5);
50 sur papier de Hollande (Nos 6 à 55).

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1916

Souscriptions du Ministère de l'Instruction publique et du Gouvernement Belge

1re Série 1

Ernest VAFFIER

LA BATAILLE MAROCAINE

L'ŒUVRE DU GÉNÉRAL LYAUTEY

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1916

AU GÉNÉRAL LYAUTEY

VAINQUEUR DE LA BATAILLE MAROCAINE

E. V.

LA
BATAILLE MAROCAINE

I

VERS LE PROTECTORAT

Ce que le Maroc a fait pour la France pendant cette guerre est la conséquence de tout ce que le général Lyautey a fait pour le Maroc. Les deux noms Maroc-Lyautey resteront indissolublement unis dans l'histoire de la colonisation française en venant s'y inscrire aux pages les plus glorieuses en même temps que les plus prodigieuses. Mais, pour bien apprécier la valeur de cette œuvre qui étonne par la rapidité de son développement, il faut se reporter à une vingtaine d'années en arrière, au temps où régnait encore le sultan Mouley el Hassan, qui fut un des plus grands parmi les souverains de l'Empire chérifien. Il faut se reporter au Maroc auquel l'incomparable Loti, après un voyage qui nous valut un de ses plus beaux livres, envoyait cet adieu si profondément émouvant :

« O Maghreb sombre, reste, bien longtemps encore, muré, impénétrable aux choses nouvelles,

tourne bien le dos à l'Europe et immobilise-toi dans les choses passées. Dors bien longtemps et continue ton vieux rêve, afin qu'au moins il y ait un dernier pays où les hommes fassent leur prière...

« Et qu'Allah conserve au Sultan ses territoires insoumis et ses solitudes tapissées de fleurs, ses déserts d'asphodèles et d'iris, pour y exercer dans l'espace libre l'agilité de ses cavaliers et les jarrets de ses chevaux ; pour y guerroyer comme jadis les paladins, et y moissonner des têtes de rebelles. Qu'Allah conserve au peuple arabe ses songes mystiques, son immuabilité dédaigneuse et ses haillons gris ! Qu'il conserve aux musettes bédouines leur voix triste qui fait frémir, aux vieilles mosquées l'inviolable mystère, — le suaire de chaux blanche aux ruines !... »

*
* *

Lorsque la mort vint surprendre ce grand sultan, il accomplissait une de ses prodigieuses chevauchées à travers le Maroc et se trouvait à moitié chemin entre Marrakech et Rabat. On rapporte que son grand vizir, le célèbre ba Ahmed, craignant un coup d'État, ordonna aux esclaves de la Cour de maquiller le cadavre chérifien et de l'attacher dans sa civière pour achever les étapes jusqu'à Rabat. Le rusé vizir, jouant une comédie macabre, venait se présenter devant le mort en faisant mine de recevoir ses ordres. Toute cette mise en scène avait pour but de gagner du temps pour faire étroitement garder les aînés des fils du Sultan, principalement Mouley Mohammed et Mouley Hafid qui se trouvaient à Marrakech, et d'assurer la proclamation du tout

jeune Abd el Aziz, fils d'une Circassienne favorite et que le Sultan avait choisi pour lui succéder.

Mouley Abd el Aziz avait quatorze ans lorsqu'il monta sur le trône. Il avait été l'enfant gâté du palais, vivant dans la compagnie un peu frivole de sa mère et de ses esclaves où le laissait son père, qui le trouvait trop jeune encore pour le mêler aux affaires du Gouvernement. Ba Ahmed, qui resta grand vizir, tenait sous son influence lalla Rquia, la mère du Sultan, et Mouley Abd el Aziz auquel il fournissait toutes les distractions possibles, pendant que lui-même, continuant la tradition de son maître défunt, goûtait à l'incomparable joie de gouverner à lui tout seul un des plus grands empires que les sultans se soient taillé dans le Maghreb et qu'il savait conserver à force d'énergie et d'habile politique.

Tant que vécut ba Ahmed, le Maroc continua son vieux rêve, « tournant toujours le dos à l'Europe et immobilisé dans les choses du passé ». Le jeune sultan, comme un Prince Charmant, dans l'immensité de ses palais, dans la fraîcheur de ses grands jardins, jouissait des joies les plus complètes avec, autour de lui, tout ce qu'il fallait en gens et en choses pour satisfaire ses moindres désirs ou ses naïves fantaisies d'enfant. Jaloux de son autorité qu'il ne voulait partager avec personne, son vizir le laissait dans l'ignorance des affaires du Gouvernement qu'il expédiait lui-même.

Cette existence, venant après celle qu'il avait menée auprès de son père tout-puissant et qu'il ne voyait qu'aux heures heureuses de son règne, lui laissa ignorer tous les soucis de la vie, même les moindres; il ne connut rien des difficultés et des ennuis de la tâche quotidienne d'un souverain. Pour lui, et sans qu'il se soit jamais demandé pourquoi, le

Sultan était un homme absolument heureux devant lequel se prosternaient respectueusement tous les autres hommes parce qu'il était leur maître.

Depuis plusieurs années, les tribus ne s'étaient plus révoltées, elles étaient énergiquement gouvernées par leurs caïds. Comme le Maghzen était puissant, il pouvait, suivant les circonstances, soutenir un caïd contre sa tribu ou destituer et emprisonner celui qui manifestait des velléités d'indépendance. Cet état de choses avait amené l'ordre partout, les étendues de terre labourées avaient décuplé par suite de l'assurance que l'on avait de moissonner, les troupeaux étaient devenus plus nombreux, le pays vivait dans l'abondance, de telle sorte que les impôts rentraient sans peine et venaient remplir le Trésor. Après en avoir prélevé sa bonne part, ba Ahmed apportait au jeune Sultan des caisses remplies d'or qu'il amassait dans le « bit el mal », et ces amusements étaient de ceux qui retenaient le moins son attention, car il ignorait encore la valeur de ce précieux métal.

La Cour évitait de prolonger ses séjours dans une des capitales de l'Empire et, fréquemment, elle se déplaçait entre Fez et Marrakech, les deux extrêmes. C'était alors l'occasion d'un déploiement de forces prestigieux qui ne manquait pas d'impressionner profondément les tribus. L'armée chérifienne était forte de plus de 10.000 hommes et, à cette occasion, les tribus en fournissaient deux fois autant, rivalisant par la beauté des chevaux, l'éclat de leurs harnachements et celui des costumes des cavaliers.

Une population de marchands de toutes sortes vivait du Maghzen et suivait ses déplacements. Il arrivait donc que la mehalla chérifienne avec ses troupes, ses cavaliers, ses chameliers, ses marchands, ses femmes comptait plus de 50.000 personnes.

Les étapes étaient marquées à l'avance près des casbahs des puissants caïds, et celles-ci se vidaient en grains et en troupeaux pour nourrir tous ces gens. D'autres fois l'itinéraire changeait et la horde traversait quelque tribu rebelle et la « mangeait » si bien, entraînant avec elle les femmes et les enfants en esclavage, qu'il lui fallait des années pour reprendre une vie normale et sortir de la misère.

Vers le début de son règne, le sultan Mouley Hassan avait dû soutenir une guerre contre l'Espagne, dans les environs de Tétouan; il avait cédé devant cette force inquiétante et signé à temps un traité qui lui laissait l'intégrité de son empire moyennant le paiement d'une indemnité de 100 millions. La prospérité de ses finances lui avait permis de s'acquitter très vite de cette dette et de reprendre sa vie lointaine de cette vieille Europe, pourtant si proche.

L'Empire des chérifs était revenu à son sommeil séculaire, à ses beaux rêves d'autrefois, immobilisé dans ses coutumes sacrées, celles que les califes conquérants avaient apportées treize siècles auparavant sur cette terre africaine et que les échos lointains des plus tragiques événements du monde n'étaient jamais venus troubler.

Les ministres plénipotentiaires des puissances étrangères, les « bachadours », vivaient à Tanger, à l'extrémité de l'Empire, et cette ville, d'où l'on voit l'Europe, avait été abandonnée aux roumis comme profanée par eux. Ils l'appelaient « Tanja el Kelba », Tanger la Chienne. Et la distance qui les séparait de S. M. Chérifienne était encore augmentée par l'habile institution du naïb du Sultan, astucieux intermédiaire qui savait, suivant les circonstances, gagner ou perdre du temps, comprendre ou ne pas com-

prendre telle ou telle question. C'était le tampon de choc entre l'Europe et le Maroc, amortissant le heurt des relations, et permettant à son abri, au dernier empire d'Islam, de mener sa vie toujours si lointaine des pays civilisés.

Parfois le Sultan devait se résoudre à recevoir la visite d'un de ces ambassadeurs; il en faisait son hôte dès la sortie de Tanger, ordonnait aux caïds de venir lui faire escorte avec leurs beaux cavaliers, et c'étaient, à travers les tribus fleuries, de longues chevauchées qui enchantaient l'imagination. Dans la capitale qui leur faisait une réception étonnante, ils étaient logés dans d'immenses palais rappelant les plus beaux parmi ceux qu'ils ont laissés en Espagne, avec de mystérieux jardins que des fleurs de toutes sortes remplissaient de leurs parfums troublants. Les audiences du Sultan, réglées par un protocole aussi compliqué que celui des cours européennes, au milieu d'un Maghzen fastueux, marquaient d'une impression ineffaçable l'esprit de ceux qui en étaient l'objet. Malgré eux le respect craintif de toute la foule pour le chérif hautain et indifférent leur gagnait le cœur et ils gardaient l'impression d'un homme bien au-dessus de tous les autres. Les repas que leur offraient les vizirs, avec leurs innombrables plats, leurs confiseries exquises, leurs boissons si douces, leurs parfums si délicats dans le décor de leurs riches palais aux pièces si merveilleusement décorées de précieuses faïences et de plâtres si finement ciselés, ces réceptions avec des musiciens qui redisaient de vieux airs andalous religieusement conservés alourdissaient leurs cerveaux dans des rêves de civilisations mortes depuis longtemps où quelque philtre troublant semblait les avoir ramenés. Et ces civilisés retournaient vers leurs pays, enchantés de ce qu'ils avaient vu, et beau-

coup parmi eux se demandaient si les hommes qui venaient de les si bien recevoir n'étaient pas les plus heureux parmi les habitants de ce monde. Ces Marocains-là tournaient bien le dos à l'Europe, ils pensaient à elle le moins possible et vivaient sans haine et pleins d'une bienveillante tolérance pour les chrétiens qui venaient dans leur heureux empire pour y commercer avec eux ou, simplement, pour y voyager.

Et, dans tout l'Empire chérifien, ceux qui pensaient et savaient quelque chose de l'histoire des peuples, ceux qui avaient voyagé soit pour le pèlerinage de La Mecque soit pour leurs affaires et avaient eu l'occasion de voir vivre les hommes dans les pays d'Islam ou dans les pays chrétiens, ceux-ci remerciaient Dieu du sort qu'il leur avait réservé et de leur avoir laissé le bonheur de pouvoir lui adresser leurs prières dans le calme des jours d'autrefois.

C'est ce Maroc qu'allait avoir à gouverner Mouley Abd el Aziz, fils du grand sultan Mouley el Hassan, lorsque mourut presque subitement son grand vizir ba Ahmed.

*
* *

Ba Ahmed, suffisant à tout pour gouverner l'Empire, s'était entouré de vizirs sans valeur, éloignant de la Cour ou faisant disparaître les hommes capables de porter ombrage à sa redoutable autorité. Il avait placé ses favoris dans l'entourage immédiat du Sultan et il les faisait étroitement surveiller pour qu'ils restent bien, en même temps que leur maître, dans l'ignorance des affaires du pays et pour qu'ils n'aient pas l'occasion de s'en occuper. Leur seul rôle était d'amuser le Sultan.

Livré à lui-même, le jeune Mouley Abd el Aziz, sachant qu'il était le maître, en profita pour choisir

son Maghzen parmi ses favoris aussi inexpérimentés que lui et parmi les non-valeurs que lui avait léguées son grand vizir.

La barque chérifienne avec un pareil état-major n'allait pas tarder à s'en aller à la dérive, abandonnée à son équipage et dans des parages tout semés de récifs où elle devait trouver sa perte.

Les jeux continuèrent de plus belle à la Cour où la situation était excellente : on assure que le Trésor contenait plus de 60 millions. Au Maghzen, les vizirs, qui n'étaient plus surveillés, ne furent plus préoccupés que d'amasser des fortunes scandaleuses, profitant de toutes les occasions pour voler partout et toujours. Le relâchement dans l'autorité du Gouvernement ne tarda pas à gagner les tribus où les caïds, qui n'avaient plus à craindre le puissant régulateur du grand vizir, se mirent à pressurer à outrance leurs pauvres administrés, faisant rentrer plusieurs fois la valeur des impôts, dont ils gardaient pour eux la plus grande part, le reste s'en allant aux vizirs pour acheter leur vile complicité.

Il ne fallut pas longtemps d'un régime de cette sorte pour qu'un grand mécontentement se répandît dans l'Empire tout entier. Sur les confins du Bled-Maghzen, dans les régions montagneuses, les tribus qui ne s'étaient soumises qu'à la force se soulevèrent contre leurs caïds et se déclarèrent en « siba ». Le Maghzen se préoccupa de cette situation, mais sans la prendre au sérieux, et ce fut une distraction pour le Sultan que de préparer une première mehalla qui devait aller châtier les rebelles. Comme il avait vu toutes les expéditions préparées par son père revenir victorieuses, il n'aurait su douter du succès de la sienne. Ce fut aussi l'occasion de grandes dépenses pour la mouna, les uniformes, les armes et les muni-

tions. Le Trésor était plein et chacun y puisait sans compter.

Mais comme les caïds gardaient pour eux la plus grande part de la mouna de leurs soldats, ceux-ci ne tardèrent pas à se ranger du côté des mécontents et à déserter avec armes et bagages pour faire cause commune avec eux.

Cette première expédition s'était évanouie d'elle-même avant d'avoir pu agir et, comme elle avait donné l'impression de l'impuissance du Maghzen, elle avait été la cause de l'augmentation du désordre dans les tribus.

Et, pendant tout ce temps, au Maghzen on continuait à s'amuser. Les Européens, alléchés par les brillantes commandes que leur faisait le Sultan, étaient venus s'installer dans la capitale. Chaque jour ils se réunissaient au Dar-el-Maghzen avec S. M. Chérifienne, Sidna, comme ils aimaient à l'appeler, et ils rivalisaient d'imagination pour lui indiquer des jeux nouveaux et en obtenir les fructueuses commandes. Le Sultan, qui était très intelligent, prenait un plaisir sans pareil à satisfaire sa curiosité toujours en éveil, et il emplissait ses palais d'objets de toutes sortes, toujours hâtivement commandés, et qu'il faisait venir en abondance, de crainte d'en manquer.

Les mystérieux appartements du palais, où de discrets vitraux tamisaient depuis des siècles la plus douce des lumières, furent inondés des éclatants rayons des lampes électriques, les pétarades des moteurs de toutes sortes troublèrent le silence des grands jardins ombragés et, dans la limpidité des ciels des nuits africaines, scintillaient au-dessus du palais les mille couleurs des artifices que Sidna prenait plaisir à voir brûler des heures durant. Et puis c'étaient

le cinéma, la photographie, les phonographes, les boîtes à musique, et que sais-je encore : tout ce que les bazars d'Europe contenaient de bibelots affluait au palais, après avoir encombré les ports et remplis les pistes d'interminables caravanes !

Et tout ceci se passait à une époque où les puissances européennes, après s'être partagé les colonies du monde, commençaient à jeter les yeux sur le Maroc, toutes désireuses avant tout de s'y assurer une hypothèque précieuse pour l'avenir. Il en résulta que les commerçants du Maghzen devinrent des agents officieux de la politique de leurs pays, et ils ne tardèrent pas à céder leur place à des gens plus appropriés à la besogne à accomplir et qui furent appelés à la Cour pour y remplir des missions de toutes sortes.

Toujours jouant on se mit à faire de la politique, les courtoises rivalités ne tardèrent pas à se manifester, les clans à se créer, ayant à leur tête tel ou tel vizir, ami de tel ou tel Européen. La sage prudence que le Maghzen avait toujours mise dans ses relations avec les roumis, que le Koran défend à plusieurs reprises de prendre pour amis, cette prudence dédaigneuse était devenue chose morte, et non seulement les chrétiens étaient les maîtres du palais, mais on y adoptait leurs coutumes défendues !

Il ne fallut pas longtemps aux croyants convaincus et aux marabouts roublards pour pousser des cris d'indignation contre un semblable état de choses. Les tribus en eurent bien vite l'écho et, à leur mécontentement d'être maltraitées par les caïds, ce dont elles rendaient déjà le Maghzen responsable, vint s'ajouter celui d'être gouvernées par des gens se livrant aux roumis, ennemis de l'Islam. Et ce fut le réveil du fanatisme latent, dans l'âme de ces musulmans vivant depuis si longtemps bien loin des chrétiens

qu'ils avaient laissés venir au milieu d'eux avec une si confiante tolérance. En même temps que s'infiltrait en eux l'hostilité pour le Maghzen livré aux roumis, ils regardaient ceux-ci avec une méfiance croissante, inquiets de tous leurs actes.

Les impôts rentraient de moins en moins, pendant que d'un autre côté le Trésor se vidait très vite, tellement les appétits qui y puisaient étaient nombreux et honteusement insatiables. C'est ainsi que les ressources vinrent à manquer presque complètement, juste au moment où le Sultan allait avoir besoin de faire un grand effort pour tenir tête au premier ouragan politique qui venait de se déchaîner sur lui.

Un faiseur de tours, habile prestidigitateur, profitant du mécontentement général, avait pu se faire proclamer Sultan dans les environs de Mekinez. Djilali Zerhouni, dit Bou Hamara parce qu'il avait coutume de monter une ânesse, se faisant passer pour Mouley Mohammed, le frère aîné du Sultan, avec lequel il avait quelque ressemblance, avait réussi à réunir autour de lui plusieurs tribus et à former une mehalla pour marcher sur Fez où résidait le Maghzen.

La ville était gravement menacée et cette fois il fallait prendre les choses au sérieux. L'argent manquait et, comme il ne fallait pas songer à en trouver parmi les indigènes, le Sultan et son pauvre Maghzen furent acculés à écouter les propositions des financiers européens, sauveteurs perfides, qui allaient aggraver le mal en le rendant incurable. A partir de cette époque, le Maghzen, définitivement compromis, allait sans cesse s'appuyer sur les Européens pour lutter contre les tribus rebelles.

Pendant que le pays se désorganisait peu à peu, alors que l'anarchie s'y infiltrait jusque dans les

vieilles tribus maghzen dont la loyauté n'avait jamais été ébranlée, pendant que le vide se faisait de plus en plus grand autour du Sultan, dont l'autorité religieuse n'était plus reconnue, les rivalités européennes avaient suivi leur marche, et des ententes s'étaient faites qui n'avaient pas été sans inquiéter les couches éclairées de la population.

La France et l'Angleterre avaient signé l'accord de 1904, les deux principales rivales dont on jouait à la Cour venaient de s'entendre, on avait maladroitement et prématurément parlé de protectorat français. Cette situation ouvrait toute grande la porte du Maroc aux sournoises intrigues allemandes; avec leur inconscience et leur imprévoyance du lendemain, les Marocains allaient se faire les complices de la querelle franco-allemande, dont leur pays devenait le théâtre principal.

Depuis le retentissant débarquement de Guillaume II à Tanger, la crédulité marocaine accepta cette idée invraisemblable que les Allemands délivreraient l'Empire chérifien des convoitises françaises et lui rendraient son indépendance. « Allah iaoun el Brouss », s'écriait-on partout, « que Dieu aide les Prussiens! » A partir de ce moment, grâce à la propagande des marabouts largement payés, l'aversion du roumi en général se transforma en une franche haine pour les Français en particulier et pour toutes leurs entreprises. La belle tolérance musulmane s'évanouit bientôt, pour faire place à un fanatisme exalté, et des mains traîtreusement armées par nos perfides ennemis se mirent à commettre les plus injustes assassinats. C'est ainsi que le brave Dr Mauchamp trouva la mort à Marrakech au milieu d'une population douce et sympathique, à laquelle il avait toujours fait le bien sans compter.

Et puis, enfin, ce fut l'horrible massacre de Casablanca, où d'inoffensifs ouvriers payèrent de leur vie l'assouvissement de la honteuse jalousie que nos travaux dans ce port avaient fait germer dans l'esprit des sujets de Guillaume II. Ce crime marqua la fin de l'autorité chérifienne : le Sultan, menacé par tous ses sujets, vint chercher à Rabat la protection des canons de nos croiseurs, pendant qu'à Marrakech son frère Mouley Hafid, champion de l'indépendance marocaine, se faisait proclamer sultan.

*
* *

Ce serait sortir du cadre de cette étude que de dire la suite, pourtant si intéressante, des événements qui se déroulèrent à partir de ce moment dans l'Empire chérifien, où se jouait une curieuse partie entre les deux sultans et les autorités françaises, pendant que, bien au-dessus, se développaient des intrigues autrement sérieuses, où se mesuraient deux gigantesques adversaires, et qui devaient aboutir au drame d'août 1914.

Depuis le débarquement de nos troupes à Casablanca et l'occupation par elles de la Chaouia, sous l'habile commandement du général d'Amade, tout le Maroc était en proie à une surexcitation fanatique, entretenue par les proclamations du nouveau Sultan et, certainement, la propagande des Allemands, qui semblaient tenir à nous pousser de plus en plus dans l'« aventure marocaine ».

Mouley Abd el Aziz, auquel nous donnions un appui maladroit et compromettant, fut bientôt définitivement vaincu par son frère, que les puissances se décidèrent à reconnaître comme sultan du Maroc.

Trois événements dominent le régne éphémère et louche de ce chérif que notre diplomatie avait jeté dans les bras de l'Allemagne : l'affaire des déserteurs de Casablanca, nous mettant à deux doigts de la guerre avec l'Allemagne, et que sut si bien parer à notre grand honneur M. Clemenceau, alors président du Conseil, par son attitude d'énergie et de patriotisme; l'affaire d'Agadir, si pénible au cœur de tous les Français, et qui se termina par la signature des traités franco-allemands et franco-espagnols, compromis perfides, où nous capitulions pour avoir la paix, et qui nous donnait le protectorat marocain avec des hypothèques telles qu'il nous était impossible d'en tirer le moindre profit; enfin l'affaire des massacres de Fez.

De celle-ci je dois dire quelques mots, parce qu'elle fut la cause de la nomination du général Lyautey au poste de résident général, et que le Maroc qui massacra tant de Français à Fez était celui auquel allait avoir affaire le nouveau représentant de la France.

*
* *

Le traité de protectorat avait été signé à Fez le 30 mars 1912. L'attitude que le sultan Mouley Hafid eut à dater de ce jour et certains faits semblent devoir engager lourdement sa responsabilité dans les événements qui se déroulèrent dans la suite. Il paraît certain qu'à la sortie de la prière du vendredi suivant la signature du protectorat, il s'est lamenté devant les chérifs et autres personnages de son entourage au sujet des événements qui ont amené l'intervention militaire française au Maroc et l'établissement d'un protectorat, comportant le contrôle des recettes et des

dépenses du Maghzen. Il aurait fait entendre, en des termes qui ne laissaient aucun doute sur son désir que cette scène transpirât hors du palais, que personnellement il n'était pas loin de préférer l'abdication à l'acceptation d'un régime qui amoindrissait sa souveraineté.

Cette attitude ne manqua pas d'être commentée à Fez, où l'on déclarait qu'il était le prisonnier des Français et que ceux-ci allaient s'emparer définitivement du Maroc.

D'autre part, comme il avait paru nécessaire de donner avant tout quelque force au Maghzen pour lui permettre de mettre de l'ordre dans les tribus, on avait immédiatement entrepris l'organisation de l'armée chérifienne. Le programme un peu hâtivement élaboré et appliqué, la répression maladroite et anti-musulmane et certaines fautes commises par les maghaznis, l'enrégimentation trop complète de ces hommes, à laquelle ils n'étaient pas accoutumés, tout cela amena un sérieux mécontentement dans la nouvelle armée chérifienne. Il ne tarda pas à se manifester par de nombreux actes d'indiscipline et, enfin, par l'assassinat à bout portant d'un lieutenant instructeur. On considéra cet acte comme celui d'un fou. Comme ils ne pouvaient se résigner à porter le sac à l'instar des soldats français, une délégation fut chargée de porter leurs doléances jusque devant le Sultan lui-même.

On m'a rapporté de plusieurs endroits dignes de foi que Mouley Hafid, après les avoir écoutés avec attention, les congédia sur ces mots : « Dak chi bintkoum. » « Ceci est entre vous ! » Pour ceux qui connaissent le caractère de la langue arabe et ses sous-entendus, une telle phrase, dans de telles circonstances, semblait vouloir dire : « Réglez ce compte entre

vous... Pour moi je n'y peux rien et je m'en lave les mains! » Toujours est-il que ce sont ces soldats qui, au sortir du Maghzen, ont donné le signal du massacre, ensanglantant la ville de Fez pendant deux jours et coûtant la vie à soixante-six Européens, tous Français ! Ces jours-là, notre ambassade, celle qui était venue faire signer le traité de protectorat, s'était enfermée dans un palais aux solides murailles, sans quoi elle aurait été massacrée tout entière avant que nos troupes aient pu arriver pour lui porter secours.

Et ces événements survenaient à une époque où le Gouvernement français, d'accord avec nos représentants au Maroc, envisageait très sérieusement la possibilité de rapatrier une partie de notre corps expéditionnaire et de limiter progressivement notre occupation. Dès la première nouvelle des événements, des renforts furent au contraire envoyés au Maroc, et le général Moinier recevait une batterie de montagne, trois bataillons de tirailleurs algériens et deux escadrons de chasseurs d'Afrique. On maintint au Maroc trois bataillons de tirailleurs sénégalais et le bataillon colonial qui allaient être rapatriés. Le colonel Charles Mangin recrutait en Afrique Occidentale trois nouveaux bataillons de tirailleurs sénégalais, ce qui allait porter l'effectif du corps d'occupation au Maroc Occidental à 32.000 hommes.

A cette date, la situation du Maroc était la suivante : les Français occupaient avec leurs troupes la province de la Chaouia depuis Mazagan jusqu'à Rabat et un certain nombre de postes de cette dernière ville jusqu'à Meknès et Fez, mais sans qu'il y ait la moindre sécurité sur cette longue route où les convois de ravitaillement étaient sans cesse attaqués. Un poste important d'environ 2.000 hommes gardait Fez, mais, dans le but incompréhensible de ne

pas effrayer la population de cette ville sainte, on avait établi le camp français à Dar-Debibah, à plusieurs kilomètres. Cette distance donna à la rébellion le temps de se développer et de poursuivre ses massacres dans cette ville aux rues étroites où l'on eut tant de peine à la réprimer. Le Sultan ne cachait plus son dégoût des affaires politiques et le Maghzen, auquel il répugnait de se livrer à la politique du protectorat, laissait aller les événements, donnant l'impression d'une impuissance résignée qui encourageait les fauteurs de troubles ; les tribus s'étaient presque toutes déclarées en siba ou bien ceux des caïds qui avaient pu les maintenir sous leur autorité s'étaient avoués franchement hostiles à un Maghzen vendu aux chrétiens. Et partout, dans les tribus les plus proches comme dans les plus éloignées, c'était une haine irréductible contre les Français, seuls véritables ennemis de l'Islam et qu'on ne désespérait pas de rejeter avant peu à la mer.

La nouvelle des massacres des Français dans l'antique cité de Mouley Idriss se répandit dans tout le Maroc comme une traînée de poudre, l'imagination arabe lui donna des proportions prodigieuses et cela porta au paroxysme l'exaltation fanatique de ces populations, si bien entretenue depuis des années par la propagande des marabouts derrière laquelle les enquêtes ne manquèrent pas de révéler les agents allemands.

C'est pour venger les soixante-six cadavres de nos compatriotes, ces martyrs de la civilisation, et pour rétablir le prestige de la France qui avait complètement sombré dans la journée du 17 avril, que le Gouvernement français envoya au Maroc le général Lyautey en lui confiant les hautes fonctions de résident général.

*
* *

Le Gouvernement, qui avait à sa tête à cette époque M. Poincaré, ministre des Affaires étrangères, fit preuve d'une grande sagesse et d'une parfaite clairvoyance en désignant un militaire pour remplir ces difficiles fonctions ; tous les pouvoirs se trouvaient réunis dans la même main et du même coup de fâcheuses rivalités allaient prendre fin. Parmi les militaires, le général Lyautey fut choisi parce que toute sa carrière, où ses nombreuses qualités n'avaient cessé de se révéler à toutes les occasions, le désignait mieux que tout autre pour ce poste éminent dont il allait créer la tradition.

Après avoir été le brillant officier de cavalerie qui avait écrit, en 1891, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article anonyme remarqué sur le rôle social de l'officier, il avait été appelé, en 1894, à l'état-major des troupes d'Indo-Chine pour y prendre part, sous la direction du général Gallieni et du colonel Vallière, aux rudes campagnes contre les pirates du Haut-Tonkin, où il avait été cité à l'ordre du corps d'occupation ; puis il avait de nouveau suivi le général Gallieni à Madagascar et conquis le grade de lieutenant-colonel dans la répression de l'insurrection. C'est au cours de ces expéditions qu'il se révéla le véritable chef colonial qu'il devait être dans la suite, y apportant la méthode qui s'appuyait à la fois sur des idées et sur des actes et que lui avait apprise son incomparable chef le général Gallieni.

Ces idées et cette méthode, le colonel Lyautey les formula dans une étude sur « le Rôle colonial de l'Armée » que publia, en 1900, la *Revue des Deux Mondes*.

Ces quelques pages, où le colonel Lyautey développait la politique coloniale du général Gallieni en se réclamant tout d'abord avec son maître des glorieux initiateurs tels que Bugeaud et Lamoricière, ont exercé une impression profonde sur la jeune génération coloniale. Toute la méthode se formulait dans cette simple phrase :

« L'occupation militaire consiste moins en opérations militaires qu'en une organisation qui marche. »

Ce programme, le colonel Lyautey alla l'appliquer de 1900 à 1902 à Madagascar, où il exerça le commandement supérieur du Sud. Dans un livre sobre et émouvant [1], il a raconté cette dure campagne qui soumit cette importante région et où l'action militaire et l'action politique marchèrent de pair. En quittant ce commandement, il laissait un territoire pacifié, ordonné, prospère, ouvert par des voies de communication.

Rentré dans son corps, le colonel Lyautey ne tardait pas à aller appliquer son expérience et sa méthode sur un autre terrain, car, dès 1903, il était appelé au commandement du territoire d'Aïn-Sefra, alors si troublé par les incursions marocaines, et, plus tard, au commandement de la division d'Oran avec le titre de haut commissaire chérifien pour l'application des accords franco-marocains. Là encore il fit œuvre de pacificateur en même temps que d'organisateur et de colonisateur. Le couronnement de son œuvre fut la pacification du massif des Beni-Snassen où il dirigea une campagne militaire devenue un modèle et qu'il laissa soumis, ouvert à la colonisation, sillonné de routes, tenu par quelques postes et les

---

(1) *Dans le Sud de Madagascar*. Charles-Lavauzelle, éditeur.

marchés. C'était du protectorat, vivant, pratique, conforme aux traités.

Pendant les années qu'il avait passées sur les confins algéro-marocains, il avait toujours suivi de très près les événements qui se déroulaient dans le Maroc Occidental, dont son service de renseignements, admirablement organisé, ne lui laissait pas échapper les moindres faits. Il connaissait donc la situation mieux que personne et, au Maroc, où il revenait après avoir si brillamment commandé le corps d'armée de Reims, il était à sa place. Il avait la confiance du Gouvernement, la faveur de l'opinion, celle de l'armée d'Afrique et de l'armée coloniale qu'il n'a jamais séparées dans sa sollicitude, l'autorité débordante et vigilante, l'allant et la bonne humeur qui entraînent les hommes, le prestige personnel et l'habitude du succès.

II

LE PROTECTORAT

Le 13 mai 1912, le général Lyautey débarquait à Casablanca où le *Jules-Ferry* l'avait transporté. J'avais l'honneur de l'accompagner et je n'oublierai jamais les journées angoissantes que nous vécûmes pendant les mois qui suivirent.

Comme je l'ai dit, tout le Maroc nous était franchement hostile et la plupart des tribus étaient soulevées contre nous : dans la Chaouia que nous occupions solidement, il était impossible, même à une petite troupe armée, de s'aventurer sans risquer le pillage et la mort. Jusqu'aux abords immédiats des villes, qui n'étaient pas sans danger.

Au cœur du pays, à Fez, notre ambassade se trouvait prisonnière en même temps que le Sultan, sous la garde d'une garnison trop faible et incapable d'entreprendre une opération de police pour éloigner les tribus de plus en plus menaçantes. Entre Fez et la Chaouia, des postes solidement établis gardaient la route et servaient d'étapes aux longs convois de ravitaillement, qui devaient être fortement escortés pour éviter les bandes de pillards toujours prêtes à l'attaque. C'étaient comme des îlots de refuge au milieu d'une mer sans cesse battue par la tempête.

Le foyer du mal était à Fez; laissant de côté toutes les autres préoccupations, c'est là que le résident général se rendrait d'abord. Les nouvelles de l'intérieur devenaient de plus en plus mauvaises, on parlait de la formation d'une puissante harka chez les Beni-Mtir et qui, avec un appoint fourni par les Zaïan, devait attaquer notre convoi. Il ne fallait pas risquer une aventure et traverser ce pays insoumis sans la protection d'une colonne capable de répondre à toutes les attaques. Pour la former sans déséquilibrer les forces d'occupation, quelques jours étaient nécessaires : le général les employa à prendre contact avec les colonies françaises et étrangères et à se documenter sur la situation diplomatique que le régime du protectorat n'avait pas simplifiée, au contraire.

Entre Casablanca et Rabat un incident de route lui révéla, dans toute l'ampleur de leur indélicatesse, les procédés que les Allemands allaient employer à notre égard après la loyale acceptation du protectorat : comme la piste où devaient passer les automobiles du résident traversait une soi-disant propriété allemande, ils avaient pris soin de la faire barrer par une profonde tranchée qu'il fallut contourner en passant en plein champ. Ce fut pour nous une première révélation du fin doigté allemand! Peut-être escomptaient-ils un accident que l'œil attentif du chauffeur avait su éviter.

Le 19, nous quittions Rabat et, sans incident, sans même recevoir un coup de fusil, nous arrivions à Meknès en trois étapes, que l'entrain du général et celui de tout son entourage avaient rendues singulièrement courtes. La harka ennemie rôdait dans les environs de Souk-el-Arba, les précautions de sécurité avaient été prises, la colonne s'était un peu resserrée,

silencieuse et angoissée, dans les défilés qu'il faut franchir à cet endroit : mais elle nous avait manqués ou peut-être n'avait-elle pas osé nous attaquer ; dans tous les cas nous n'avions pas eu de ses nouvelles.

Pendant la première étape, une importante délégation de la farouche tribu Zemmour était venue saluer le général et faire acte de soumission.

Il leur adressa cette vibrante allocution :

« Je suis heureux de vous avoir vus sur vos beaux chevaux, car je suis, moi aussi, un homme de cheval et de poudre. On vous a ôté vos armes et votre poudre, mais, quand je reviendrai ici, nous serons amis, vous aurez vos armes et vous ferez parler la poudre ! »

Puis, avec son état-major, le général rejoignait la colonne dans un galop de charge que les Marocains émerveillés essayaient en vain de suivre. C'était le premier contact avec les tribus marocaines et je sais que ces redoutables guerriers parlèrent avec admiration du chef que la France avait envoyé au Maroc et qui était un grand chef. A peine débarqué, le général, par « sa manière », commençait à gagner les cœurs marocains.

Le 24 mai, nous étions aux portes de Fez. Notre troupe grossie de celle des vizirs et de notre ministre plénipotentiaire, venus à notre rencontre, faisait vers le soir, avec tout le protocole habituel, son entrée solennelle dans la vieille cité sainte de l'Islam. Au sommet d'une des hautes tours grises du grand méchouar, sur le ciel limpide, se détachait une silhouette blanche isolée d'un groupe de compagnie : le sultan Mouley Hafid avait voulu assister à l'arrivée du général. Et qui sait quelles étaient, à ce spectacle, les pensées du chérif, dont l'attitude dans ces circonstances restera toujours si mystérieuse.

Contrairement aux habitudes, les habitants s'étaient montrés indifférents à cette arrivée et leur absence sur le parcours du cortège n'indiquait rien de bon.

Le soir même, une grande fête avec musique et feux d'artifice réunissait la colonie française dans le somptueux palais du grand vizir el Glaoui où s'était installé notre ministre plénipotentiaire.

Le lendemain matin, le Sultan, rompant avec les protocoles, recevait hâtivement le général Lyautey en audience solennelle pour l'assurer de tout son attachement à la grande nation française et la remercier de la collaboration loyale qu'elle lui envoyait en sa personne.

Une nouvelle entrevue intime avait lieu dans l'après-midi, et le général en rapportait la triste impression qu'il ne pouvait plus compter sur ce souverain fantasque, dont la seule préoccupation, au milieu des graves événements qui entouraient son trône, était de gagner au plus tôt Rabat.

Au lieu du précieux collaborateur qu'il aurait pu être, Mouley Hafid, par son attitude épeurée et sournoise, aggravait la situation, et il fallait le surveiller de près dans la crainte d'une fuite éperdue qui aurait pu définitivement tout gâter.

Vers 10 heures du soir le même jour, sur la ville endormie dans la douceur d'une nuit d'Orient, du fond des jardins mystérieux qui l'entourent, quelques coups de feu, d'abord, puis d'autres, claquèrent dans le morne silence, et il suffit d'un instant pour que la fusillade devînt générale. La ville était attaquée de toutes parts par une horde de Berbères que l'on n'attendait pas et contre lesquels il fallait hâtivement organiser la défense.

Je n'oublierai jamais cette nuit d'angoisse passée avec mon ami Eugène Tardieu, de l'*Écho de Paris*,

derrière les murs élevés d'un grand jardin d'où, ne pouvant pas en sortir, nous suivions les événements au bruit qu'ils faisaient autour de nous. A un moment, j'eus la perception bien nette que les Berbères étaient entrés en ville et que leur bande se rapprochait de notre quartier. Les massacres du 17 avril allaient-ils recommencer?

Nous avons été rassurés en entendant le crépitement régulier et ininterrompu de nos mitrailleuses, que ne tarda pas à dominer la voix claire et puissante du 75. Nos troupes arrivaient de Dar-el-Debibah où elles étaient campées, mais il leur fallut lutter jusqu'à midi pour repousser les agresseurs sans pouvoir les poursuivre, parce qu'ils étaient trop nombreux. Nous avions 42 tués et plus de 60 blessés, l'affaire avait été une des plus chaudes de notre expédition marocaine. Notre situation était inquiétante et le général télégraphiait : « Nos troupes sont campées en pays ennemi. »

Telle est la réception que le Maroc, sournoisement préparé par les Allemands, avait réservée au nouveau résident général de la République Française.

Le 28, les Berbères, revenant plus nombreux, recommençaient une nouvelle attaque plus violente que la première. Mais cette fois toutes les précautions avaient été prises. Le colonel Gouraud, que le général Lyautey avait amené avec lui, avait eu le temps d'organiser la défense de la ville et de recevoir les assaillants comme ils le méritaient. Leur élan fut presque aussitôt brisé et ils s'enfuyaient pour aller reformer leur harka à quelques kilomètres au nord-ouest de la ville.

Comme il était arrivé des renforts, le colonel Gouraud pouvait sortir avec une colonne forte d'environ 4.000 hommes et, par un de ces coups d'audace

dont il est coutumier, surprenant les Marocains, il les mettait en déroute complète, les obligeant à se disperser loin de la ville dans leurs montagnes, où ils jugèrent prudent d'aller chercher un abri contre un pareil adversaire.

Fez était débloqué et, pour ce beau fait d'armes, le colonel Gouraud était nommé général de brigade.

Comme les Marocains avaient dû abandonner hâtivement une partie de leur camp, on s'était emparé de la tente de leur chef, le fameux chérif el Hadjami; on y trouva, entre autres documents intéressants, un ordre du jour relatif à l'attaque de Fez. Il était rédigé avec une telle méthode que le doute n'était pas possible; les Allemands, excellents amis du rebelle, y avaient collaboré d'une manière évidente. C'était une preuve nouvelle de la félonie germaine dans sa manière d'accepter le protectorat marocain. Avec de tels conseillers, contre lesquels nous étions directement, ouvertement impuissants, les Marocains devenaient de dangereux adversaires. Il fallait une habileté aussi énergique et avisée que celle du général Lyautey pour en venir à bout.

Ce danger écarté, Mouley Hafid recommença ses jérémiades : il s'obstinait à vouloir partir pour Rabat et ne voulait plus rien entendre des affaires du Gouvernement. D'ailleurs il ne cachait plus sa décision formelle d'abdiquer et on lui paya très cher un délai accordé après de pénibles marchandages. Le 6 juillet, il quittait pour toujours la capitale chérifienne sous une forte escorte, et notre ministre plénipotentiaire, dont le rôle était dorénavant fini au Maroc, en profitait pour regagner la côte avec sa famille et sa nombreuse suite.

Quelques jours après, deux nouvelles colonnes, l'une chez les Hyaïna avec le général Gouraud, l'autre

chez les Beni-Mtir avec le général Dalbiez, dispersaient tous les groupements de tribus dans les alentours de la capitale chérifienne et la mettaient définitivement à l'abri d'un nouveau coup de main.

La situation s'étant enfin éclaircie de ce côté, le général Lyautey se décidait à quitter Fez le 25 juillet, laissant le commandement de la région au général Gouraud, sachant bien qu'il y ferait bonne garde.

*
* *

C'est à Rabat que le résident général était allé rejoindre Mouley Hafid. L'état d'esprit du fantasque Sultan n'avait pas changé : il affectait d'ignorer les événements de son empire, attendant, non sans mauvaise humeur, la date qu'il avait fixée pour son abdication, puis son départ pour Paris et La Mecque. Il avait abandonné son Maghzen que son insouciance avait gagné peu à peu : la Cour du grand méchouar s'était vidée d'une clientèle fatiguée de venir implorer des audiences stériles. De cette manière le Gouvernement de l'Empire chérifien, cette machine considérable qu'avait toujours et de tout temps été le Maghzen, n'existait plus ; les caïds, les pachas, les fonctionnaires, ne savaient plus à qui s'adresser pour asseoir leur autorité, et c'était la cause principale du désarroi dans lequel se trouvaient toutes les affaires de l'Empire.

Cette situation avait trop duré : il fallait au plus vite que le Maroc retrouvât un sultan et un maghzen qui reprendraient les grandes traditions vis-à-vis de la population, afin de lui rendre la confiance dans son avenir musulman, lui montrant le mensonge de ceux qui proclamaient que la France était venue s'emparer

du Maroc pour y abolir toutes les coutumes les plus sacrées.

Dès sa première rencontre avec le général Lyautey, Mouley Hafid s'aperçut que c'était sérieux cette fois et que le nouvel envoyé de la France n'était pas l'homme avec lequel il pourrait recommencer à finasser à marchander quelque autre délai contre un chèque ruineux pour notre caisse diplomatique. Sans phrases, il signa son abdication et, le 12 août, il s'embarquait à Rabat, à bord du *Du Chayla*, pour s'éloigner de ce Maroc où, juste cinq années auparavant, en se faisant proclamer à Marrakech, il avait caressé le beau rêve de jouer un rôle qui l'aurait rendu l'égal de son père, le grand sultan Mouley el Hassan. Comprendra-t-on jamais, en étudiant l'histoire éphémère et cependant si compliquée de ce prince musulman, quels furent ses véritables sentiments? Saura-t-on jamais le fond de ses pensées, lorsque, dans l'ombre mystérieuse de ses palais, il cherchait à briser l'étreinte de plus en plus étouffante de son peuple en pleine anarchie, en même temps que celle des troupes et des autorités de la France, devant lesquelles il sentait s'effondrer son autorité dont il avait été si jaloux? La déception avait été d'autant plus grande pour lui, la chute de ses illusions d'autant plus terrible que ses rêves avaient été plus élevés, et c'est là qu'il faut chercher, non pas l'excuse, mais l'explication de certains de ses actes que l'histoire révélera un jour.

Le lendemain 13 août, Mouley Youssef, frère de Mouley Hafid, était proclamé sultan du Maroc par les oulémas de Rabat et, ce qui n'était pas très protocolaire au point de vue musulman, la télégraphie sans fil répandit aussitôt la nouvelle dans tout l'Empire. Les proclamations dans les autres villes suivirent sans difficulté, sauf cependant à Tétouan et

Larache, dans la zone espagnole, où, sous l'influence allemande non déguisée, on fit preuve de quelques hésitations en guise de protestation.

Le nouveau Sultan avait à peu près l'âge de son frère et la même belle prestance. On disait dans le peuple qu'il avait la « baraka », c'est-à-dire la bénédiction particulière de Dieu. Très dévot, il n'était compromis dans aucune intrigue, et sa vie édifiante était une garantie qu'il saurait ramener sur le trône chérifien toutes les traditions de religion et de simplicité que ses frères avaient un peu trop oubliées, pour le plus grand dommage de leur prestige de Princes des croyants.

Hadj Mohammed el Mokri gardait auprès de lui les fonctions de grand vizir. Homme d'une fine intelligence, d'une grande culture musulmane, très averti des affaires européennes, ami très sincère de la France, à laquelle il avait donné les plus grandes preuves de loyalisme dans les circonstances les plus tragiques, très rompu à toutes les intrigues du Maghzen où il avait passé sa vie, fils d'un ancien vizir, nul n'était mieux désigné que lui pour conseiller le nouveau Sultan dans ses débuts de souverain et le guider dans le rétablissement des traditions d'autrefois.

Le Maroc avait enfin un Sultan dont la bonne réputation allait bientôt devenir populaire. Sous sa haute autorité, avec le concours éclairé de son grand vizir, le Maghzen allait reprendre vie, rendant à tous les rouages administratifs de l'Empire cette autorité sans laquelle un gouvernement est impossible. Les musulmans allaient se tranquilliser en constatant que leur protectrice, la grande nation française, leur avait envoyé un résident profondément respectueux de toutes les coutumes de leurs ancêtres, auxquelles ils sont fortement attachés.

C'était là une réforme indispensable que la présence de Mouley Hafid aurait toujours entravée : c'est pour cela que le général Lyautey n'avait pas hésité à accepter son abdication, pour laisser les oulémas choisir un nouveau souverain décidé à entrer loyalement, mais prudemment, dans la voie des réformes et à écouter nos conseils bienveillants.

*
* *

Mais si la situation s'éclaircissait dans le Nord, où l'habile intervention du général Gouraud obligeait les tribus à se soumettre à l'autorité chérifienne, elle s'assombrissait de plus en plus dans le Sud. Depuis son débarquement à Casablanca, le général Lyautey avait vainement cherché à voir clair dans la situation embrouillée du Haouz, et les rapports incomplets et contradictoires des consuls ne lui avaient fourni aucun élément d'appréciation, au contraire.

A l'inverse du Nord où s'éparpillaient des poussières de tribus indépendantes et insoumises, organisées suivant des formules socialistes et que des chefs n'ont jamais pu conserver sous leur autorité, le Sud est essentiellement féodal et quelques grands caïds s'en partagent le gouvernement. Le plus puissant était Si el Madani el Glaoui, grand électeur de Mouley Hafid, qu'il avait loyalement soutenu de son or et de ses troupes. Il avait connu l'ingratitude de ce souverain qui sut obtenir la complicité des autorités françaises pour le mettre en disgrâce le lendemain de l'entrée de nos troupes à Fez. Cet acte odieux de Mouley Hafid, frappant toute la famille du Glaoui qui s'était dévouée à lui et compromise pour sa cause, le libérait de la lourde dette

de reconnaissance contractée vis-à-vis d'elle. En même temps il leur enlevait le gouvernement de la plupart de leurs tribus, détruisant dans le Sud, et cela avec notre aveugle complicité, la seule grande autorité vraiment acquise à la cause française et sur laquelle, malgré tout, nous n'avons jamais dû cesser de compter.

Un favori du Sultan, son compagnon de débauche, était nommé pacha de Marrakech, où il s'entoura d'êtres sans aveux, la plupart protégés allemands : c'est cette bande qui allait nous préparer les difficultés que nous ne devions pas tarder à rencontrer dans cette région.

Les Glaoua étaient depuis longtemps mes amis fidèles; nos bonnes relations avaient contribué à décider de leur attachement à la France et, d'autre part, j'avais intimement connu les autres grands caïds pendant mon séjour à la cour de Mouley Hafid; aussi le général Lyautey me fit-il l'honneur de m'envoyer à Marrakech, où je devais leur expliquer ce qu'allait être notre protectorat, en même temps que je chercherais à voir clair dans leurs affaires.

J'écrirai ailleurs les incidents de ce voyage pendant lequel je goûtai toutes les émotions que réserve le passage à travers les turbulentes tribus marocaines. Au moment où j'allais quitter Safi pour pénétrer dans l'intérieur, le pays était complètement révolté et, après avoir rencontré de la « poudre » sur deux routes différentes, je me décidai à passer par les tribus berbères de l'Atlas, où je pensais me trouver en pays ami.

C'est en campant un soir dans la casbah du caïd des Ouled bes Sebâa que j'eus la révélation de l'influence grandissante de el Hiba dans le Sud marocain. C'était un nouveau prétendant au trône, que ses

origines rendaient plus dangereux que tous les autres. Il était le fils du célèbre marabout Mââ el Aïnin, le plus grand saint moderne de toute l'Afrique du Nord, dont les ouvrages théologiques étaient lus et commentés jusqu'en Tunisie. Il était le chef de la Mauritanie, dont les campagnes du général Gouraud avaient eu raison. Son prestige était formidable dans le Sud, où la religion est plutôt faite de sorcellerie que de pur idéalisme islamique. Il y passait pour un demi-dieu : on baisait la trace de ses pas et le peuple se prosternait devant lui sur son passage. J'avais connu el Hiba dans l'entourage de Mouley Hafid, dont il avait été le favori assidu pendant plusieurs mois, je le savais intelligent et capable, en se servant de la baraka de son père dont il avait hérité, de nous créer les pires difficultés.

Mon premier soin fut d'attirer l'attention du résident général sur le mouvement qui se dessinait dans le Sud et qui devait être bien autrement inquiétant que les rivalités du Glaoui et du Mtougui, où se perdait la diplomatie maladroite de nos consuls.

Le coup était admirablement monté, et j'ai toujours cru y reconnaître l'habile main de Mouley Hafid : son dernier cadeau avec l'expression de sa dernière pensée avant son abdication. Comme je l'ai dit, il avait pris plaisir à anéantir la force du Glaoui dans le Sud, humiliant ceux auxquels il ne pouvait pardonner de l'avoir si bien servi et les mettant dans l'impossibilité de nous aider. D'autre part, il avait groupé ses amis, les bons protégés allemands, autour du caïd Mtougui, aveugle rival du Glaoui, coutumier de la trahison et, malgré ses protestations, xénophobe irréductible et partisan certain de el Hiba.

N'oublions pas que el Hiba s'était fait proclamer à Tiznit, dans le Sud, non loin d'Agadir, où les Boches

maintenaient à grands frais leur influence, et nous retrouvons là toutes les apparences de la collaboration habituelle aux événements difficiles pour nous.

Ce qu'il est aussi intéressant de noter, c'est la rapidité avec laquelle se développa le mouvement de el Hiba dans le Sud, à partir du moment où l'abdication de Mouley Hafid devint irrévocable. Mouley Hafid abdiquait à Rabat le 12 août et, le 15, avant que l'on ait eu le temps d'y proclamer son successeur, el Hiba entrait victorieux à Marrakech, où la population résignée et les Glaoua impuissants l'accueillaient comme Sultan. Naturellement, les Boches prévenus par leur fidèle ami le pacha avaient filé à temps, mais neuf de nos compatriotes y étaient arrêtés et emprisonnés par le sultan des « hommes bleus ».

Jamais la situation n'avait été aussi grave pour nous. L'autorité maraboutique de el Hiba le rendait inviolable dans tout le Maroc où même ses ennemis n'auraient pas osé porter la main sur lui. Seule une autre autorité religieuse, celle du Sultan, aurait pu se dresser en face de lui pour lui tenir tête, mais celle-ci, Mouley Hafid avait pris soin de la détruire et il manquait à son successeur, Mouley Youssef, les forces nécessaires pour s'engager dans une expédition.

Le mouvement pouvait rapidement gagner le Nord et enflammer tout le Maroc dans une explosion de fanatisme que notre corps d'occupation, malgré sa bravoure et son endurance, aurait eu peine à contenir. Il n'y avait plus de temps à perdre, il fallait briser le prestige du nouveau Sultan et puis il fallait avant tout mettre fin à l'angoisse de savoir nos compatriotes aux mains de ce dangereux fanatique ; à tout prix il fallait les délivrer !

Le général se trouvait peut-être en présence de la situation la plus difficile de sa carrière : l'affaire de

Fez, toute locale, n'était rien à côté de celle de Marrakech. Depuis des mois nos troupes étaient partout et toujours sur la brèche, luttant sans répit pour réduire les tribus révoltées, attaquées tous les jours et partout, insuffisantes pour faire face à nos irréductibles adversaires. Elles ne tenaient coup que par leur inlassable activité et leur bravoure à toute épreuve. Et c'est au moment où on aurait pu les croire à bout de forces, ces vaillantes troupes, à cette époque des chaleurs torrides, où le soleil brûle tout dans les grandes plaines désolées, qu'il fallait à tout prix faire appel à elles et leur demander un nouveau et rude sacrifice.

La situation du résident général était angoissante : il fallait continuer à maintenir un ennemi mordant sur un front considérable, en même temps que l'on ferait tête au danger redoutable qui se levait derrière l'Atlas. Il ne tarda pas à se déterminer : on formerait deux colonnes de 6.000 hommes chacune, et pendant que l'une d'elles marcherait sur Marrakech pour y délivrer les nôtres, l'autre appuierait son flanc gauche et serait prête à faire face au mouvement hostile qui se dessinait du côté de Tadla. Avec des prélèvements sur les troupes existantes et l'arrivée de renforts, tout fut prêt en quelques jours ; le général Lyautey, qui venait d'accomplir un nouveau tour de force, pouvait envoyer le 2 septembre au colonel Mangin, commandant de l'expédition, la mémorable dépêche :

Allez-y carrément.

Je mets en vous toute ma confiance pour sauver nos compatriotes, rendre appui à nos amis, châtier nos ennemis, en unissant à toute la vigueur nécessaire la prudence indispensable pour ne vous laisser ni accrocher ni retenir et pour ne partir que complètement outillé et munitionné.

Et le colonel Mangin « y alla carrément ». Le 6, il mettait en complète déroute l'armée de el Hiba à Sidi-bou-Othmann, aux portes de Marrakech, où son avant-garde, brillamment commandée par le lieutenant-colonel Simon, pénétrait le 7; elle y trouvait sains et saufs nos compatriotes que le Glaoui avait délivrés le matin même.

El Hiba s'était précipitamment enfui dans la direction du Goundafi, il avait passé les cols de l'Atlas pour aller piteusement se réfugier dans le Sous. L'habile et foudroyante intervention du colonel Mangin avait détruit son prestige et ruiné dans tout le Maroc l'autorité menaçante de ce sultan éphémère. Avertis de la puissance de nos armes, les groupements qui se formaient dans la région de Talda renoncèrent à l'action et ne tardèrent pas à se disperser. Une fois de plus, la baraka de notre résident général s'était affirmée par ce coup d'audace dans le Sud marocain qui devait en amener la pacification définitive.

La collaboration active des frères Glaoua nous avait été des plus précieuses dans ces difficiles circonstances, et je tiens à rendre hommage ici au loyalisme inaltérable de mes bons amis à la cause de la France.

A cette époque, M. Auguste Terrier, le dévoué secrétaire général du Comité de l'Afrique française, analysait ainsi le résultat de cette brillante opération :

D'un bout à l'autre de la zone d'occupation française, ce succès a produit une impression considérable. Celle-ci s'explique par tout ce que représentait pour les tribus marocaines le mouvement sudiste. Depuis plusieurs mois, depuis les douloureux événements de Fez, les indigènes s'étaient pris à douter de notre puissance. Partout ils avaient été attentifs aux excitations antifrançaises, partout ils s'étaient levés contre nous et attendaient

l'heure de s'unir pour une action décisive. Chaque jour les agitateurs trouvaient un nouveau prétexte à invoquer contre nous. C'étaient les difficultés que nous éprouvions partout et la légende de notre impuissance à augmenter les effectifs engagés. C'étaient les conditions du départ du sultan Mouley Hafid, l'avènement de son successeur, l'occasion d'exploiter contre nous ce changement de régime. Tout cela s'ajoutait aux griefs religieux, à la haine de l'envahisseur et au sentiment d'hostilité générale que le pays ressentait contre nous plus vivement que jamais. Pour commencer ce mouvement on attendait un homme. Hiba, fils de Mâà el Aïnin, fort de son prestige religieux, fort surtout qu'il était de personnifier le sentiment de haine contre l'infidèle, apparut aux musulmans du Maghreb comme devant être le maître de l'heure. Tous espéraient en lui comme s'il était, enfin, le libérateur, celui qui devait nous jeter à la mer et rétablir au Maroc le régime de l'Islam triomphant. Il fut vaincu. On conçoit quelle déception put naître partout après de pareilles espérances et quelle portée devait avoir dans ces conditions le succès de Marrakech.

Quelques jours après ce beau fait d'armes, le résident général venait lui-même en consacrer l'importance à Marrakech, où il décidait de la forme à donner à notre action dans le Sud. Par sa profonde connaissance du cœur musulman, par la grande séduction de sa manière d'être, sévère, mais franche et loyale, il eut vite fait de gagner définitivement les grands caïds à la cause du nouveau Sultan et à la nôtre. En les réunissant tous dans le fastueux palais du grand vizir ba Ahmed dont il avait fait sa résidence, il réconcilia ceux que de vieilles rancunes divisaient depuis longtemps, rectifia les frontières de leurs féodaux caïdats et s'assura de leur collaboration pour le rétablissement et le maintien de l'ordre.

La ville de Marrakech resterait occupée par une

importante garnison, toujours prête à donner l'appui de sa force irrésistible aux caïds contre les tribus qui manifesteraient des velléités d'insoumission. Et pour affirmer cette étroite collaboration de l'autorité maghzénienne et des forces françaises, le colonel Mangin parcourut le Haouz, de Marrakech à la mer, vers Mogador, à la tête d'une importante colonne. Partout il était l'hôte des caïds dans leurs grandes casbahs, où des délégations de tribus, soumises et résignées, venaient apporter des présents et vérifier les bonnes relations de leur grand chef avec le protecteur du Maghzen. Venus avec appréhension, beaucoup s'en retournaient avec un commencement de confiance que l'intérêt avait fait naître en eux : toute cette importante mehalla française avait vécu sur la tribu, mais, à l'inverse des mehallas marocaines, elle avait tout payé, laissant sur la route une bienfaisante pluie de douros. C'était nouveau, et cette manière donnait naissance à l'opinion que, si les Français portaient des coups irrésistibles à leurs ennemis, ils étaient justes et bienfaisants pour leurs amis. Ce peuple, comme tous les autres, épris de justice et de liberté, dont nous avions brisé la rébellion d'une manière si foudroyante, nous observait à l'abri de sa soumission résignée ; notre loyauté, notre franchise qu'il ne prenait jamais en défaut lui faisaient déjà pressentir que sous l'égide de notre action il allait pouvoir réaliser ses plus chères aspirations et vivre dans la sécurité avec la libre pratique de sa religion et des chères coutumes de ses ancêtres.

A cette époque, le nouveau Sultan, S. M. Mouley Youssef, entreprenait à travers son empire un voyage d'une haute portée politique et qui devait définitivement le rendre populaire dans l'esprit de ses sujets. Après avoir accompli les rituelles visites aux tom-

beaux des saints de la ville, il quittait Fez ; à Mekinez, il s'attardait quelques jours dans les merveilleux palais de son père et du grand Mouley Ismael, et puis, après un pieux pèlerinage au tombeau de Mouley Idriss dans le Zerhoun, il gagnait Rabat, capitale politique de l'Empire chérifien et où le résident général avait établi sa résidence officielle. Il y célébra la grande fête musulmane de l'Aïd el Kebir au milieu d'une affluence considérable de ses sujets venus à cette occasion de toutes les tribus du Maroc et qui, suivant la coutume abandonnée depuis des années, lui avaient apporté de beaux cadeaux en argent et en objets de toutes sortes.

Le général Brulard avait réorganisé l'armée chérifienne réduite à rien par les événements d'avril ; en peu de temps il avait improvisé et instruit une garde importante. A l'exclusion de toute troupe française elle accompagnait le Sultan dans son voyage, produisant la meilleure impression sur les tribus, les convainquant de la liberté laissée par les Français à leur nouveau et sympathique souverain.

Le 12 décembre, il faisait à Marrakech une entrée triomphale au milieu d'une foule enthousiaste et défilait devant les troupes françaises qui lui rendaient les honneurs.

Tout ce qui pouvait rester du prestige maraboutique de el Hiba, l'*homme bleu,* était définitivement détruit : partout où il était passé, le Sultan avait su gagner les cœurs ; ceux qui venaient de le voir s'en retournaient dans leurs lointaines tribus déclarant qu'un vrai sultan était enfin monté sur le trône du Maroc et qu'il était digne de ses plus grands ancêtres. Et comme le général Lyautey avait eu l'habileté de ne se mêler en aucune manière à ce voyage, cela atténua, dans de sérieuses proportions, la légende, si habile-

ment répandue par les Boches, du Sultan prisonnier des Français.

Il revint à Rabat en passant par la côte, où sa présence donna lieu dans chaque ville à de grandes fêtes. On y célébrait, en même temps que son avènement au trône, le retour du pays à une époque de paix et de prospérité que les événements passés avaient si profondément troublées.



Si je me suis tellement étendu sur ces événements du début de notre protectorat marocain c'est que je leur attribue une importance capitale. La tâche du résident général avait dépassé en difficultés tout ce que l'on avait pu imaginer au moment de sa nomination, et c'est grâce à sa clairvoyance et à sa puissante faculté d'organisation qu'il avait pu se rendre maître de la situation.

Moins de six mois après son débarquement à Casablanca, les rebelles étaient refoulés au delà des frontières habituelles du Bled-Maghzen : devant l'audace et la précision de ses expéditions les tribus montagnardes s'étaient recueillies et celles de la plaine définitivement soumises. L'autorité chérifienne, ruinée, sciemment peut-être, par l'attitude passive de Mouley Hafid, se trouvait restaurée en la personne de S. M. Mouley Youssef, et le Maghzen, appuyé par la force reconnue irrésistible de nos troupes, allait enfin pouvoir faire acte réel de gouvernement, administrer les tribus, organiser l'ordre et faire rentrer les impôts indispensables à la vie sociale de l'Empire.

Le général Lyautey avait débuté par le régime de la force et même de la violence, mais, en présence

d'une telle situation, avec un peuple aussi guerrier, surchauffé par la perfide propagande des Allemands, il n'y en avait pas d'autre possible. Il fallait, selon une de ses expressions favorites, donner aux endroits voulus de violents « coups de poing » qui étourdissent l'adversaire en lui enlevant toute envie de recommencer. Toute autre manière (celle des demi-mesures employée jusqu'alors, des expédients de toute sorte) aurait pu compromettre pour longtemps notre situation dans ce merveilleux pays, et nous devons nous réjouir de ce qu'un colonial de la valeur du général Lyautey y ait été envoyé. Il lui avait fallu moins de six mois pour asseoir définitivement notre protectorat au Maroc et donner à la métropole la certitude qu'elle allait pouvoir y accomplir désormais en pleine sécurité son œuvre de civilisation et de progrès.

La pacification n'était pas terminée, loin de là. Le massif central, le mystérieux Atlas, peuplé d'indépendantes et farouches tribus berbères que jamais un conquérant n'a pu soumettre jusqu'à ce jour, restait rebelle à tout gouvernement. L'amour de l'indépendance poussé jusqu'à l'héroïsme allait constituer tout le long de l'étendue de notre front marocain un danger continuel contre lequel il faudrait nous garder. Dès qu'une tribu s'était soumise à nous, il fallait la protéger contre ses voisines, encore en « siba » et qui cherchaient à la piller. Notre voisinage les mettait dans une constante inquiétude et les marabouts payés par les Allemands en profitaient pour les soulever contre nous et les grouper en harkas menaçantes. Ces harkas, dont nous suivions le développement, il fallait les détruire avant qu'elles fussent dangereuses, et c'est là l'explication de notre continuelle marche en avant. Il n'y a jamais

eu au Maroc, de la part du parti militaire, une arrière-pensée de conquête : toujours et partout chacune des affaires a été la conséquence pour ainsi dire de la précédente. Un poste nouveau ne s'est jamais établi sans que, plus en avant, il se soit, dans un délai plus ou moins long, formé un groupement rebelle de plus en plus menaçant et qu'il a toujours fallu disperser au moment opportun. Et c'est ainsi que depuis le débarquement de Casablanca, ou plutôt depuis notre première action en Chaouia, nos troupes ont toujours été attirées en avant par la nécessité de briser la force d'un ennemi menaçant et, sous peine de ruiner le prestige de nos armes, de toujours rester sur les positions conquises. Et cela durera jusqu'au jour où toutes les tribus s'étant enfin soumises à la suite des coups que, malgré nous, nous aurons dû leur porter, tout l'Empire chérifien sera tenu en paix d'abord par le réseau de nos postes militaires et, progressivement, par la confiance que lui aura inspirée notre loyale administration.

C'est ainsi que dans la suite, en 1913 et au commencement de 1914, le général Lyautey se trouva dans l'obligation d'accomplir deux grandes opérations militaires devenues indispensables à la sécurité de notre occupation.

Il occupa la casbah de Khenifra, repaire du Zaïanï, notre irréductible ennemi, et surtout se rendit maître de la ville de Taza, opérant de la sorte, à la suite des brillantes opérations des généraux Gouraud et Baumgarten, la jonction des deux Marocs, assurant désormais la continuité de notre occupation de toute l'Afrique du Nord.

Il y aurait beaucoup à écrire sur notre pénétration militaire dans le Maroc insoumis, où chaque pas en avant a toujours été engagé avec une méthode im-

peccable et réalisé au moment opportun, avec le minimum de casse. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur les difficultés sans nombre que n'ont cessé de soulever contre nous les Allemands, soit par leur action sournoise en pleine zone française, soit par leur propagande révolutionnaire dans la zone insoumise espagnole, où ils sont encore en nombre important aujourd'hui. La diplomatie, toujours prudente, nous a laissé ignorer bien des faits dont la révélation, possible et prochaine maintenant, montrera la perfidie allemande sur cette terre d'Afrique où, depuis 1905, elle nous faisait virtuellement la guerre.

Ce que j'ai bien tenu à indiquer aujourd'hui, c'est le geste énergique et continu avec lequel le général Lyautey repoussa en quelques mois la rébellion des confins de la Chaouia jusqu'aux plus profondes vallées de l'Atlas. Il sut entrainer nos vaillantes troupes, et c'est grâce à leur inlassable dévouement qu'il put reconstituer, avec cette inconcevable rapidité, le Bled-el-Makhzen, dans ses limites les plus étendues, comme aux époques des plus grands sultans et que ceux-ci avaient mis leur règne à conquérir.

*
* *

En même temps qu'il déblayait la situation politique, le résident général, fidèle à sa méthode, se préoccupait de l'organisation des territoires rendus à l'autorité du Sultan.

Pour chacune des branches de cette œuvre de réorganisation d'un empire presque aussi grand que la France, il s'était entouré de collaborateurs de premier ordre. Je regrette de ne pouvoir dire ici ce que fut le développement de cette active collabora-

tion, où chacun des chefs de service apporta sans compter le concours de son expérience éclairée. Il fallait tout refaire à neuf, puisque plus rien n'existait à l'abdication de Mouley Hafid, mais il fallait aussi se garder d'improviser dans ce pays où tout est tradition, où toute réforme inopportune peut amener les pires catastrophes. Dans l'écroulement de toutes les institutions, il fallait patiemment rechercher les matériaux enfouis sous les décombres et bien les reconnaître avant de les remettre à leur place. C'est pour cela que, presque chaque matin, un grand conseil de directeurs se réunissait autour du résident général et que les réformes y étaient minutieusement discutées avant d'être promulguées.

Grâce à cette méthode de travail, l'Empire chérifien renaissait peu à peu à une vie d'ordre et de paix qu'il n'avait pas connue depuis de longues années. Les caïds restés à la tête de leurs tribus, étroitement surveillés par les chefs de bureaux arabes, ne pouvaient plus pressurer à loisir leurs sujets; les impôts commençaient à rentrer régulièrement avec un contrôle donnant toute garantie de chaque côté. Les indigènes ne tardèrent pas à constater que toutes leurs réclamations étaient d'abord gratuitement accueillies et qu'il leur était fait justice toutes les fois qu'elles le méritaient.

Comme la sécurité régnait partout où nous étions et qu'il n'y avait plus à craindre d'être « mangé » par le caïd, par le Maghzen ou par quelque tribu voisine, comme on était enfin certain de récolter ce que l'on avait semé ou de vendre les troupeaux que l'on avait élevés, il en résulta un accroissement rapide dans la prospérité de tous. Il fallut bien reconnaître que les Français en étaient la cause. Et comme, d'autre part, ils voyaient que toutes leurs coutumes,

toutes leurs traditions étaient scrupuleusement respectées, ils s'accoutumèrent facilement à notre présence. Leur appréhension première à notre égard se dissipa rapidement; elle fut remplacée par une confiance étonnée, encore un peu inquiète pendant les premiers temps. Mais nos manières toujours franches et loyales, avec l'aide bienfaisante de S. M. le Sultan, de ses vizirs et de ses caïds qui nous donnaient de tout cœur leur précieuse collaboration, opérèrent l'heureux rapprochement des Français et des Marocains, accomplissant ce miracle de faire naître l'amitié entre les deux peuples que les événements, aidés beaucoup par la propagande allemande, je tiens à toujours le répéter, semblaient avoir rendus irréconciliables quelques mois auparavant.

Bien qu'étroitement ligoté par tous les traités dont les Allemands avaient ourdi la trame diplomatique autour du Maroc, le résident général s'efforça de donner à ce merveilleux pays tout le développement économique que méritait son incomparable richesse. La nécessité de ravitailler nos troupes de plus en plus éloignées du port de débarquement lui donna le prétexte de construire des voies ferrées qui unissent aujourd'hui Fez à Casablanca et bientôt à Marrakech. Partout les vieilles pistes où cheminaient péniblement les caravanes étaient aménagées pour le passage des voitures, des ponts étaient jetés sur les rivières qu'il avait toujours fallu franchir à travers des gués profonds et dangereux, de vraies routes étaient construites pour unir entre elles les grandes villes. C'est ainsi que l'on put voir cette chose prodigieuse : les automobiles sillonner tout le Maroc, moins d'un an après l'arrivée du résident général, à travers des contrées où l'on ne circulait qu'avec de grandes difficultés sur les montures marocaines.

Et ce qu'il y avait de plus prodigieux, c'est que les indigènes, ceux-là mêmes qui cinq ans auparavant avaient détrôné Mouley Abd el Aziz parce qu'il allait en automobile et parce qu'il avait fait construire un chemin de fer dans les jardins de son palais, ceux-là étaient les plus enragés à vouloir se servir des automobiles et considéraient comme une des faveurs les plus grandes l'autorisation de monter dans le chemin de fer militaire.

Il y avait vraiment quelque chose de changé au Maroc. Les tribus en « siba », toujours dangereuses, étaient maintenues dans leurs montagnes par la force inébranlable de nos postes avancés, et désormais, en arrière, les tribus soumises s'étaient accoutumées à cette idée de vivre en paix suivant leurs institutions et leurs coutumes. Le pays avait enfin un sultan en S. M. Mouley Youssef, dont la vie irréprochable pouvait servir d'exemple à tous; pendant qu'il avait traversé son Empire, partout on avait été émerveillé de la dignité de sa tenue, de sa profonde dévotion dans les cérémonies religieuses et de la bienveillance inépuisable avec laquelle il recevait ses sujets. Près de lui nous représentions la force loyale et toujours bienfaisante sans laquelle il est impossible de gouverner; nous représentions aussi le progrès et la civilisation dont les sujets de l'Empire chérifien ne pouvaient nier les bienfaits et dont ils s'étaient empressés de profiter. Les Européens, les Français surtout, affluaient dans toutes ces contrées dont on leur avait vanté les inépuisables richesses, et chaque paquebot déversait par centaines à Casablanca de nouveaux venus prêts à toutes les entreprises. Avec eux les capitaux affluaient. Les indigènes, intelligents et intéressés, attentifs à ce qui se passait au milieu d'eux, s'apercevaient que, sous toutes les formes, ils

étaient les premiers à en profiter, et cela les amenait à s'habituer agréablement à notre présence. Les deux peuples s'apercevaient qu'ils avaient des affinités communes, qu'ils étaient en somme assez près l'un de l'autre et qu'ils pouvaient facilement s'entendre. L'intérêt aidant, il se firent rapidement nos collaborateurs, et de là à être franchement nos amis il n'y avait qu'un pas, il fut vite franchi.

III

LA GUERRE

Le 14 juillet 1914, quelques jours à peine avant la déclaration de la guerre, la colonie française de Rabat se réunissait autour du résident général et du grand vizir de S. M. Chérifienne. Des allocutions étaient prononcées dont les parties principales ont leur place ici, parce qu'elles indiquent, d'une manière précise, la situation du Maroc à cette époque et l'état d'esprit des Marocains à l'égard de la France.

Le général Lyautey, résident général, s'exprimait ainsi :

En vous voyant si nombreux réunis autour de moi, je ne puis m'empêcher de mesurer de l'œil le chemin parcouru depuis deux ans. J'évoque le premier 14 juillet 1912 que je passais à Fez, dans tout l'appareil de la guerre, au milieu de mes troupes, revenues le jour même de la campagne qui avait dégagé la ville, tandis qu'à Rabat M. de Saint-Aulaire, arrivé de la veille, débutait dans la collaboration qu'il n'a cessé de me donner avec tant de dévouement, de clairvoyance et d'activité, en groupant autour de lui la colonie naissante au milieu des inquiétudes, des angoisses même que vous vous rappelez. Puis ce fut le 14 juillet 1913 où vous vous réunissiez déjà bien nombreux, mais où tant d'incertitudes pesaient encore sur l'avenir — l'emprunt ajourné — les anxiétés

motivées par une année particulièrement mauvaise et une sécheresse prolongée.

Aujourd'hui, les opérations récentes pour lesquelles vous venez de rendre un si juste hommage aux chefs et aux troupes, qui ont solidement assis les bases de notre établissement dans l'Empire chérifien, l'emprunt voté nous permettent enfin d'entrer dans la voie des réalisations. L'année, plus favorable, nous permet d'envisager la fin de la crise économique qui a si lourdement pesé sur le pays.

Dans sa réponse, Si Mohamed el Guebbaz, grand vizir, prononçait les paroles suivantes :

... Rayonnant à travers le monde, la France colonisa plusieurs pays dans les cinq parties du monde et prit sous sa protection des royaumes dont l'Empire chérifien est un des plus important.

Cet Empire eut le bonheur d'avoir à sa tête notre Sultan actuel, dont tout le succès consiste à tirer son peuple de l'obscurité, de l'ignorance et de le détourner de la mauvaise voie. Sa Majesté a eu la bonne fortune d'avoir auprès d'elle un homme comme vous en qualité de représentant de la glorieuse République Française. Vous lui avez prêté tout votre concours pour embellir son Empire fortuné des bienfaits de la civilisation et de la prospérité et pour mettre l'ordre et la sécurité dans le pays.

... Nous avons pleine confiance dans votre amour pour cet empire marocain, amour aussi grand que l'est celui du peuple marocain pour votre personne. La meilleure preuve en est dans le respect que vous professez à l'égard des rites religieux, ainsi qu'à l'égard des institutions musulmanes et des traditions nationales, qui, d'ailleurs, méritent d'être conservées. Car l'Islam n'est point une religion d'obscurité et d'abaissement, comme certains ont pu le croire, mais plutôt une religion de solidarité sociale.

Je n'étais pas au Maroc à la fin de juillet 1914 et

ce n'est pas là-bas que j'ai vécu les heures angoissantes du début de la guerre. Elles ont été analysées d'une manière tellement émouvante par M. G. de Tarde, secrétaire général adjoint au protectorat, dans une conférence qu'il a faite le, 12 septembre 1915, à Casablanca, que je ne saurais résister au désir de le citer longuement. Après avoir examiné la situation marocaine à la veille des hostilités, il s'exprime ainsi :

Un seul problème restait à résoudre : le problème allemand. Celui-là s'est résolu subitement le 1er août 1914. Et là encore, je vous demande d'évoquer par un souvenir personnel, qui sera toujours vivace, ce moment solennel de l'histoire du Maroc comme de toutes les histoires du monde.

Cinq jours d'angoisse et d'attente. Vous vous les rappelez. Quelques brèves dépêches, obscures et ambiguës, nous donnaient le vague sentiment heureux du grand travail diplomatique là-bas en Europe. Nous attendions quoi? la guerre? Ces quelques heures de commotions subites nous avaient à peine préparés à l'idée, que déjà l'événement éclatait. Ce soir-là, 1er août 1914, à 9 heures du soir, dans l'antichambre du général en chef, les figures et les gestes avaient une étrange gravité. Comme j'entrais, on me tendit un télégramme recueilli par la T. S. F. de Fez et acheminé jusqu'à nous : il décrétait la mobilisation générale. Quelle grande chose! Cet orage amoncelé sur l'Europe et qui éclatait, le Maroc même, à qui la France criait la nouvelle de loin, le premier l'avait annoncé trois fois : Tanger, Casablanca, Agadir : trois signaux d'alarme lancés à temps et entendus. C'est à eux que nous devons le réveil de nos âmes, le rassemblement de nos forces, l'organisation improvisée aussi qui nous a sauvés. C'est lui, le Maroc, qui a sonné le garde à vous, et voilà qu'il était payé de sa vigilance : toutes les T. S. F. du Maroc d'où, par trois fois, le cri d'appel était parti, recevaient ce soir-là la grande réponse.

Ce fut un moment de stupeur et d'enthousiasme. Moment critique où s'est joué tout le sort du Maroc. Le souffle de l'épopée qui se jouait là-bas nous emportait, comme nos frères en France, à la même heure, du même délire patriotique. La guerre serait épique, foudroyante, brève. Il fallait partir tous, tout quitter dans un même mouvement d'abnégation et de foi, pour nous jeter comme nos frères dans la fournaise. Le sort du Maroc se réglerait là-bas, sur la frontière lorraine, en trois mois, six mois au plus. Partir, partir, c'était l'idée de tous au Maroc et en France.

De tous, sauf d'un seul. Un seul qui est notre chef dans toute l'acception prestigieuse et familiale du mot. Les grands mouvements d'opinion, surtout les grands mouvements d'âmes, sont comme les foules aveugles qu'il est difficile d'arrêter. Il a senti qu'il fallait arrêter celle-là sur l'heure, pour se donner d'abord le temps de méditer et de décider. Pas longtemps, quarante-huit heures. Ce délai passé, son opinion était faite, sa décision prise. L'idée était née.

Et il faut bien que nous sachions que c'est à cette idée seule, je dirai presque à cette intuition, apparue à l'instant critique dans la méditation d'un homme, que nous devons la vie du Maroc depuis un an, tous nos biens conservés, nos fermes, nos usines, nos commerces et toutes nos richesses accrues, la richesse de la France, enfin cette manifestation même à laquelle nous assistons aujourd'hui et qui, comme tous nos travaux depuis un an, est une victoire de plus sur le front de guerre économique.

..... Cette idée, la voici : envoyer en France le plus possible de troupes actives. Pour cela, conserver toutes nos positions militaires extrêmes, l' « armature », car le moindre craquement aux avant-postes serait fatal. Le Maroc est d'ailleurs la clef de voûte de l'Afrique du Nord. Sait-on quelles conséquences mondiales entraînerait son abandon ? Mais le Maroc vidé de troupes est comme une écorce sans bois. Pour l'étayer : conserver toutes nos positions économiques, mobiliser, en quelque sorte

militariser le commerce, l'agriculture, l'industrie. Et plus tard, qui sait? Si la guerre dure (car il faut toujours prévoir le pire), travailler, construire, agir en profitant de la liberté d'action qu'elle nous donne.

En tant que commandant en chef des troupes d'occupation, le général Lyautey appela de suite sous les drapeaux tous les Français du Maroc, quels que fussent leur âge et leur situation militaire en France, et il les forma en compagnies de marche destinées à suppléer aux troupes actives envoyées en France dès les premiers jours de la guerre. En rendant compte au ministre de la Guerre des dispositions prises pour maintenir l'intégrité du front de notre occupation, le résident général télégraphiait :

J'ai notifié aux détachements maintenus sur le front que, en se sacrifiant jusqu'au dernier homme au besoin pour assurer la liberté des mouvements des éléments envoyés en France, ils servent aussi glorieusement et utilement la Défense nationale que sur la frontière de l'Est.

A quoi le ministre de la Guerre répondait quelques jours plus tard, le 13 août :

Votre lourde tâche ne doit pas être regardée comme ingrate, puisque vous réussissez à donner à la Défense nationale des effectifs plus nombreux que ceux que le Maroc lui avait enlevés. Les troupes restreintes, mais intrépides, qui vous restent parviendront sous votre commandement à défendre jusqu'au bout le drapeau sur la terre marocaine.

..... Dites à vos admirables troupes qui restent que le pays comprend toute l'étendue du sacrifice qu'il leur demande. Il leur envoie, avec ses bataillons territoriaux, ses enfants de France, pour partager les heures héroïques qu'elles vont vivre.

L'exemple que vous leur donnez, votre énergie et votre foi patriotique sont les meilleures garanties du succès final.

Et c'est grâce à cette conception audacieuse et sage que le Maroc pouvait fournir à la mère patrie un appoint important de troupes aguerries et qui, retrouvant sur le front la vie de combats qu'elles étaient accoutumées à mener, s'y battirent à l'admiration de tous les chefs, portant de rudes coups à nos redoutables envahisseurs.

Le 23 septembre, le 37ᵉ bataillon d'infanterie débarquait en France où, sur l'ensemble des forces qui occupaient le Maroc tant Occidental qu'Oriental, il avait été envoyé l'effectif de trois divisions d'infanterie avec une brigade de cavalerie, deux groupes d'artillerie montée, la plupart des troupes du génie et tous les services afférents à ces formations, effort supérieur à celui que demandait le Gouvernement et qui ne semblait pas, au début, pouvoir être donné, ni avec cette importance ni dans ce délai.

Si cet effort avait pu être réalisé, c'est grâce d'abord à l'énergie, à la ténacité et à la vaillance des troupes si réduites maintenues sur le front avancé et qui, par leurs vigoureuses ripostes contre des adversaires escomptant trop vite notre affaiblissement et l'évacuation de nos positions, leur ont infligé des leçons assez sévères pour les convaincre que notre drapeau serait maintenu aux points extrêmes où il avait été planté.

Couvert par cette armature inébranlablement sauvegardée, tout le pays en arrière a repris confiance, les communications sont restées libres, toutes les ressources du pays en hommes et en vivres sont restées disponibles, et l'écoulement ininterrompu de

contingents aussi importants a pu s'effectuer sans incident, comme en temps normal.

C'est grâce ensuite à la politique intensive pratiquée par les commandants des diverses circonscriptions et des officiers du service des renseignements, qui ont su inspirer à tous une juste confiance dans notre force et le succès de nos armes, et couper court à temps à la propagande effrénée pratiquée par des adversaires aussi perfides qu'indignes de l'hospitalité et de la liberté dont ils bénéficiaient.

*
* *

Parmi les troupes envoyées en France, se trouvaient une forte part de tirailleurs et de spahis marocains qui constituaient un élément déjà important du corps d'occupation. Les tirailleurs formèrent un régiment presque de la force d'une brigade qui, sous l'habile commandement du lieutenant-colonel Poeymirau, se conduisit si héroïquement dans les fournaises que furent les rencontres de l'Yser, des Éparges et de Soissons.

Je ne connais rien de plus éloquent sur la conduite de ces troupes que les deux télégrammes ci-dessous adressés à leur sujet au général Lyautey par M. Millerand, ministre de la Guerre.

Bordeaux, 25 octobre 1914.

Suis heureux vous prier faire connaître aux familles de vos chasseurs marocains que, depuis arrivée de ceux-ci sur le front des armées, ils n'ont cessé de se montrer dignes de la confiance qu'aviez en eux. Combattant avec une ardeur que leurs officiers ont dû souvent maîtriser pour éviter des pertes, nos ennemis qui les redoutent ne

peuvent résister à leurs attaques. Dans récent combat, ils ont enlevé à la baïonnette nombreuses tranchées sans se soucier feu violent artillerie qui n'a pu les arrêter. Cavaliers et fantassins rivalisent de courage et ont droit à notre reconnaissance.

9 novembre.

Je rentre du front des armées, j'y ai recueilli de nombreux témoignages de la vaillance des troupes marocaines, je suis heureux de vous prier de transmettre de nouveau à leurs tribus et à leurs familles ma satisfaction pour l'ardeur, l'endurance, le courage que les contingents marocains continuent à montrer dans les nombreux combats livrés actuellement contre les ennemis de l'humanité.

Dans un récent combat, ayant eu à traverser un glacis de plus de 2 kilomètres battu par le feu violent de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, les unités marocaines ont marché comme à la manœuvre, exécutant leur mouvement en si bon ordre et dans de si heureuses formations que les pertes se sont réduites à quelques blessés légers. Dans un autre combat, une autre compagnie se présenta avec une telle impétuosité devant les tranchées abritant plus de 200 Allemands, que ceux-ci, terrifiés, n'osèrent en sortir pour fuir et se rendirent.

Les belles vertus guerrières des troupes marocaines s'affirment ainsi de jour en jour et inspirent autant de crainte aux Allemands que d'admiration à leurs frères d'armes, Français et autres troupes musulmanes, qui combattent avec les troupes alliées.

En donnant connaissance de ce dernier télégramme aux habitants de l'Empire chérifien, il en faisait le commentaire suivant :

En mettant à l'ordre ce magnifique témoignage des sentiments qu'inspire au Gouvernement de la République, aux troupes françaises, à nos Alliés et à l'ennemi commun

la vaillance des troupes marocaines, le résident général, commandant en chef, ressent plus que jamais la grandeur et l'honneur de la mission qui lui incombe en ce pays dont la noble race, réputée de tous temps pour ses vertus guerrières, les manifeste aujourd'hui sur le plus grand théâtre de guerre de l'Histoire, en luttant côte à côte avec les Alliés, les contingents musulmans de toute l'Afrique du Nord, de l'Inde et de l'Asie Centrale.

Dès le début de la guerre, S. M. Chérifienne, digne héritière de ses glorieux ancêtres, a compris que la cause religieuse dont elle est le chef incontesté ne pouvait que se solidariser avec ceux qui luttent pour le triomphe du droit, de la justice et de la liberté, et a adressé aux troupes marocaines les nobles et fortes paroles qu'elles ont emportées dans leur cœur, qui les ont enflammées au jour du combat.

C'est par le sang versé en commun qu'est désormais cimentée l'union étroite de la France et de l'Empire chérifien, dont le protectorat sauvegardera l'indépendance et la prospérité.

Le 11 février 1915, le général Joffre tenait à venir remettre lui-même au lieutenant-colonel Poeymirau la croix d'officier de la Légion d'honneur, qu'il avait si courageusement méritée à la tête de son héroïque régiment de tirailleurs marocains. Après cette émouvante cérémonie, le jeune colonel adressait à ses troupes cette vibrante allocution :

Ce n'est pas seulement votre colonel que le généralissime a décoré aujourd'hui, c'est vous tous, mes amis ; c'est au beau régiment des tirailleurs marocains, que j'ai l'honneur de commander, que le général Joffre a rendu hommage. C'est à votre valeur, à votre mépris de la mort, en d'héroïques assauts où l'ennemi a appris à vous connaître, que vous m'avez conquis la gloire de recevoir, au nom de vous tous, la rosette d'officier de la Légion

d'honneur des mains du chef suprême des armées de la République.

Et, comme le général Lyautey avait adressé à cette occasion un télégramme au général Joffre, celui-ci lui répondait :

J'ai été heureux de passer en revue le régiment marocain qui, depuis son arrivée en France, a donné des preuves remarquables de vaillance, de son aptitude à la guerre en Europe et de sa discipline, se plaçant au premier rang parmi les troupes indigènes. Je saisis cette occasion pour vous remercier du concours plein d'abnégation que le Maroc a donné à la Métropole et qui nous a été précieux. Je vous prie également de transmettre mes remerciements à S. M. le Sultan.

**

Comme il me serait agréable, si je n'étais pas limité dans l'étendue de cet ouvrage, de rejoindre sur le front de France ces troupes héroïques que le Maroc y avait si délibérément envoyées et de dire les exploits qu'elles y ont accomplis. Dans la moisson de gloire réservée à nos enfants de France depuis Charleroi jusqu'à la Marne, la Belgique, sur toute notre frontière si lâchement envahie, les troupes du Maroc étaient toujours au premier rang. Plus tard, lorsque l'on écrira l'histoire de ces batailles gigantesques, dont le moindre incident était comme les plus grandes parmi celles que le monde aura vues jusqu'alors, on retrouvera sans cesse les noms des régiments marocains avec ceux de leurs chefs : les généraux Gouraud, Brulard, Pellé, dont le général Lyautey s'était séparé avec tant d'abnégation dès le début des hostilités.

Comme j'aimerais à rapporter ici les récits si simples, si pittoresques, que les tirailleurs marocains m'ont faits de leurs prouesses sur le front, au cours de mes visites à l'établissement de San-Salvadour, si pratiquement installé par Mme la générale Lyautey pour qu'ils y trouvent la plus douce convalescence.

*
* *

Pendant que s'exécutaient les mouvements de troupes, une série de mesures étaient prises contre les Allemands résidant au Maroc et elles n'étaient pas sans fortement influencer les indigènes, tout en augmentant considérablement la conception de notre force dans leur esprit.

Avant la guerre, ils jouissaient, aux yeux des indigènes de notre protectorat, d'un prestige incontestable. Depuis plusieurs années déjà, les consuls et commerçants de l'Empire germanique installés au Maroc menaient contre nous une campagne acharnée. Les indigènes prenaient pour de la crainte de notre part les concessions, les transactions, que le régime des capitulations et l'appréhension d'incidents diplomatiques nous obligeaient souvent à faire. M. Viviani, président du Conseil, y avait fait allusion dans sa déclaration aux Chambres, le 4 août 1914 :

L'Allemagne, disait-il, n'a rien à nous reprocher. Nous avons consenti à la paix un sacrifice sans précédent en portant un demi-siècle silencieux une blessure ouverte par elle. Nous en avons consenti d'autres dans tous les débats que, depuis 1904, la diplomatie impériale a systématiquement provoqués soit au Maroc, soit ailleurs, aussi bien en 1909 qu'en 1906, en 1908 qu'en 1911.

La vigilance de tous les agents de la résidence n'avait rien laissé d'ignoré dans leurs menées secrètes et perfides, et, si les barrières diplomatiques avaient jusqu'alors empêché de poursuivre ces monstres dans leur tanière, il n'en était plus de même le 1er août. Des mesures énergiques étaient immédiatement prises pour les mettre dans l'impossibilité de nuire et les empêcher d'entraver les opérations de notre mobilisation.

Il fut procédé à l'arrestation de tous les sujets allemands et autrichiens et à leur embarquement, sous la conduite de nos soldats, pour l'Algérie. Leurs consulats, leurs bureaux de poste furent fermés, leurs correspondances saisies. Il fut également procédé à l'arrestation de quelques censaux qui, forts de l'immunité que leur donnait leur situation spéciale, s'étaient montrés maintes fois insolents à l'égard des autorités françaises. Enfin la protection allemande fut supprimée.

Un dahir chérifien plaçait sous séquestre les biens meubles et immeubles de toute nature, notamment les mines et les carrières, dont les sujets allemands et austro-hongrois avaient la détention de fait au jour où les capitulations dont jouissaient leurs gouvernements ont été abolies.

D'autre part, MM. de Saint-Aulaire, délégué à la résidence générale, et Si Kaddour ben Ghabrit, directeur de l'interprétariat général, s'étaient rendus, au nom du résident général agissant comme ministre des Affaires étrangères de l'État chérifien, à Tanger, où ils remettaient leurs passeports aux ministres d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie.

J'emprunte à M. Robert Raynaud, directeur de la *Dépêche Marocaine*, l'intéressant récit des incidents qui entourèrent cette opération diplomatique.

La complexité diplomatique de l'Empire chérifien offrait cependant à l'offensive allemande des moyens redoutables contre notre influence. Les agents consulaires des puissances ennemies demeuraient à leur poste dans la zone espagnole. Cette situation, que nous avons dû accepter, se définit encore aujourd'hui par l'hospitalité bienveillante que Larrache et Tétouan offrent aux colons allemands réunis pour y défier la France. A Tanger, les légations d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie accueillaient ouvertement, au lendemain de la guerre, et encourageaient contre nous les perfides menées de certains indigènes. Là, nos difficultés étaient d'une nature spéciale, comme le régime même de cette ville. Tous les traités et arrangements conclus depuis 1904 avec l'Angleterre et l'Allemagne s'accordent à reconnaître à Tanger un caractère international dont les définitions précises sont d'ailleurs encore recherchées. Mais aussi longtemps que le statut n'aura pas été approuvé et appliqué, Tanger doit rester sous la souveraineté du Sultan. C'est lui qui y commande actuellement aux indigènes par son naïb et son Maghzen. En outre, les traités consacrent l'unité diplomatique du Maroc et font du résident général l'organe des relations extérieures de tout l'Empire. Le Sultan et le Gouvernement du protectorat avaient donc le pouvoir d'éloigner de Tanger les représentants allemands et autrichiens accrédités auprès de la Cour chérifienne qui siège à Rabat.

...Le 19 août à 10 heures, Si Mohammed Tazi, naïb du Sultan, demandait à M. Dickof, chargé d'affaires d'Allemagne, un entretien à la légation. Sur la réponse de ce diplomate, le naïb, accompagné de Si Kaddour ben Ghabrit, s'y rendait aussitôt.

A l'instant où le délégué chérifien franchissait le seuil de la légation impériale, on remarquait qu'un détachement de 50 hommes du tabor de police franco-marocain, jusque-là éparpillés dans le cimetière voisin, se rapprochaient en s'alignant et faisait circuler la foule des indigènes accourus sur le Grand Sokko.

Ces mesures militaires étaient grandement justifiées.

Nos autorités avaient été informées qu'un envoi assez important de revolvers, d'abord arrêté en douane, avait été délivré, sur sa réclamation, à la légation d'Allemagne. Les armes étaient aussitôt distribuées à des Marocains, protégés allemands. Or, la légation d'Allemagne se trouvait constamment entourée de ces indigènes prêts à la bagarre ou à l'émeute. La présence de ces forces militaires de police écartait toute possibilité d'incidents en sens divers, susceptibles de compromettre à la fois l'ordre public et la sécurité des diplomates en partance.

Dans la légation, le chargé d'affaires, M. Dickof, et le drogman M. Schabinger, accueillent Si Tazi et Ben Ghabrit et les interrogent sur l'objet de leur visite. L'éventualité de leur départ n'effleurait pas leur esprit. La veille, M. Dickof, dans un cercle privé, avait soutenu, en juriste, que Tanger demeurant le siège d'administration internationale, la présence dans cette ville du représentant allemand ne pouvait être discutée.

...On lui annonce que sa mission est achevée et qu'il pourra désormais regagner son pays et on lui remet ses passeports... Il se refuse à admettre ce congé subit. « Je ne puis cependant partir sans l'avis de mon Gouvernement. Vous détenez tous les télégraphes. Veuillez m'autoriser à faire connaître à Berlin cette situation et à demander des instructions. — Hélas ! Monsieur le Chargé d'affaires, répond Si ben Ghabrit, il n'est pas question de télégraphier, mais de quitter le territoire. — Je m'incline donc, cédant à la force ; mais donnez-moi l'assurance que jusqu'à mon départ les autorités marocaines veilleront à me sauvegarder dans mes déplacements à Tanger. — Cette assurance est de règle. Mais pourquoi ces mesures, puisque Sa Majesté compte que vous voudrez bien partir immédiatement ? — Immédiatement, partir aujourd'hui ? — Ce matin même, Monsieur le Chargé d'affaires, tout de suite. — Vous me faites violence. — Nous exécutons les ordres de Sa Majesté. D'ailleurs, toutes les dispositions sont prises, et, si vous voulez me le permettre, je vais avoir l'honneur de vous présenter M. le capitaine Devès, chef du tabor chérifien, que j'aperçois et qui vient

lui-même pour assurer, dans les conditions les meilleures et les plus honorables, votre départ. »

M. Dickof a cessé de protester. Ils savent, en Allemagne ce que représente un militaire et ce que signifie une consigne. Il se coiffe, prend sa canne et quitte pour n'y plus revenir la légation impériale.

...Et, quelques instants après, il embarquait à bord du croiseur français le *Cassard*, où venait le rejoindre le chargé d'affaires d'Autriche auprès duquel les mêmes formalités courtoises, mais décisives, avaient été remplies. Le soir même, le croiseur appareillait pour Messine où ils étaient débarqués.

...Ainsi s'accomplit l'acte suprêmement politique de la résidence générale. L'effet produit par ce départ fut immense et retentit au plus profond du Maroc. On ne connaissait dans les provinces que les consuls, souvent marchands, à l'autorité réduite. Au contraire, les indigènes situaient à Tanger, dans un traditionnel respect, les bachadours qui faisaient plier le Sultan.

Que la France ait pu expulser le bachadour le plus puissant, personne dans les tribus n'y eût pensé. Le témoignage des milliers d'indigènes réunis sur le Grand Sokko, pour assister à ce spectacle étrange, n'était pas récusable. On hocha la tête en recueillant l'écho parti de Tanger, et dans les douars on conclut : la France est forte. Rallions-nous (1) !

Mais ce qui impressionna le plus définitivement les indigènes, ce fut le débarquement à Casablanca de 4.000 prisonniers allemands qui furent immédiatement répartis sur tout le territoire du Maroc Occidental. Après tout ce que leur avaient dit les Allemands avant la guerre, ils ne pouvaient en croire leurs yeux

---

(1) Robert Raynaud, « La remise des passeports aux représentants de l'Allemagne, à Tanger » (*Bulletin du Comité d'Afrique française*, avril 1915).

à ce spectacle d'Allemands travaillant sans relâche au terrassement des routes nouvelles, à des voies ferrées militaires. C'était pour eux quelque chose comme de l'esclavage révélant la vérité de la force de la France et, dès lors, plus que jamais, ils nous furent définitivement et loyalement attachés.

Enfin le couronnement de ces opérations résida dans les révélations précises découvertes par la justice au cours de l'instruction du procès intenté devant le Conseil de guerre contre des sujets allemands convaincus de complot contre la sécurité du Maroc et de haute trahison. Ce procès, auquel ne fut malheureusement pas donnée la publicité qu'il méritait, révéla un vaste complot minutieusement préparé en vue du soulèvement des indigènes contre les Français et, par le fait, contre tous les Européens habitant le Maroc.

A ce sujet, le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, si fécond en renseignements sur les questions marocaines, publiait la note suivante :

Depuis l'ouverture des hostilités, un certain nombre de sujets allemands résidant au Maroc et convaincus de menées antifrançaises ont été l'objet d'une instruction judiciaire. Ont été déférés au Conseil de guerre ceux à l'encontre desquels l'enquête a établi la preuve qu'ils avaient entretenu des intelligences avec l'ennemi dans l'intention de favoriser ses entreprises.

Dans la plus importante de ces affaires, les nommés Ficke et Grandler ont été, après des débats contradictoires et publics, au cours desquels ils ont fait présenter leur défense par des avocats de leur choix, condamnés, à l'unanimité, à la peine capitale, le 13 janvier 1915.

Ils ont été exécutés le 28 janvier.

Dans la même affaire, leur co-inculpé Nehrkoun a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Dans une autre affaire de même nature, le nommé Brandt a été également condamné à la peine de mort, le 27 novembre 1914. Mais comme les faits relevés à sa charge ne revêtaient pas le même caractère de gravité, le condamné a vu sa peine commuée en celle de dix ans de réclusion.

L'exécution de ces deux Allemands qui jouissaient d'une situation commerciale considérable à Casablanca avait donné aux indigènes un nouvel élément de confiance en nous et mettait surtout fin à la question allemande dans toute l'étendue du territoire chérifien soumis à l'occupation des troupes françaises.

Malheureusement, nous n'étions pas les maîtres de tout le Maroc; une grande étendue montagneuse, le massif central de l'Atlas et tout le Souss jusqu'à la Mauritanie, habitée par les Berbères farouches et indépendants, se refusait encore à reconnaître l'autorité du Sultan. Encouragés dans leur résistance par une constante propagande allemande qui durait depuis des années, ils allaient, grâce au redoublement d'activité de nos ennemis, tenter contre nous une série d'opérations avec l'espoir, en nous refoulant jusqu'à l'Océan, de nous chasser du Maroc.

Et cette propagande allemande était grandement facilitée par le fait que la zone espagnole de l'Empire chérifien participant à la neutralité espagnole était ouverte à tous les agents de l'Allemagne qui pouvaient y circuler en toute sécurité. Partout les chefs indigènes qui menaient l'agitation étaient soudoyés par eux; ils leurs versaient des subsides de toutes sortes, et certainement les approvisionnaient en armes et en munitions dont la contrebande était mollement réprimée sur toute la côte du Riff. Des officiers alle-

mands, des instructeurs choisis parmi les sous-officiers connaissant la langue arabe dirigeaient l'instruction des mehallas, qui étaient bien équipées et qui recevaient, chose rare au Maroc, une solde régulière.

Si l'organisation allemande en vue du soulèvement des indigènes dans la zone française du protectorat avait été radicalement détruite, il n'en était pas de même dans la zone insoumise : avec leur ténacité habituelle et leur opiniâtre persévérance les Allemands allaient s'efforcer de maintenir la rébellion parmi ces tribus guerrières en leur fournissant de belles armes bien approvisionnées et en leur donnant l'occasion de s'en servir. De ce fait, depuis le Souss jusqu'à l'embouchure de la Moulouya, sur un front de plusieurs centaines de kilomètres, les troupes restées au Maroc sous le haut commandement du général Lyautey avaient à combattre le même ennemi que celui de la mère patrie. Là aussi les Boches s'étaient faits les amis des tribus sauvages en rébellion contre la civilisation et profitaient perfidement de leur passion de l'indépendance pour les jeter contre nous avec l'espoir toujours entretenu de nous vaincre et de déterminer le soulèvement de l'Islam contre les Alliés.

Pendant les premiers mois de la guerre, les troupes qui étaient restées au Maroc eurent à soutenir de rudes coups et si, nulle part, nos ennemis ne parvinrent à faire craquer l'armature, c'est que, partout où ils dirigèrent leurs tentatives, ils se trouvèrent en face de nos héroïques combattants dont l'histoire dira un jour tout leur obscur et glorieux dévouement sur ce front marocain si lointain de celui où se joue notre destinée dans le monde. Comme je voudrais pouvoir me laisser vaincre par la tentation obsédante de dire

ici la suite des belles opérations conçues par l'inlassable résident général avec la collaboration de chefs remarquables comme les généraux Henrys et Duplessis, les colonels Simon, Petitdemange, Dérigoin, Maurial, le commandant Desportes et combien d'autres, dont les noms reviennent sans cesse dans les annales des opérations militaires, comme preuve de leur formidable activité et de leur endurance à toute épreuve... Mais ces récits dépasseraient le cadre de cette étude, malgré tout leur grand intérêt. Cependant, à ceux qui voudraient en connaître le détail, je conseillerai la lecture du *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, et notamment celle de deux longues correspondances des mois de juin-juillet 1915, trop modestement signées E. A. Je leur emprunte ces quelques lignes où la politique du résident général est si bien définie :

Sur tout le frond sud, à la suite de cette série d'actions de force où l'ennemi, se butant à la plus énergique des résistances, a subi des pertes énormes, le calme se fait peu à peu comme sur le front nord. Nos adversaires de l'Atlas, fortement éprouvés, semblent vouloir désormais nous reconnaître définitivement la possession des terres conquises au cours des dernières opérations.

A l'intérieur du Maroc, les sévères mesures prises pour faire cesser la propagande antifrançaise, la constatation de nos succès sur le front zaïan, l'arrivée des premiers bataillons territoriaux de renfort et des premiers convois de prisonniers allemands, rassurent entièrement les tribus soumises, que le résident général va maintenir en confiance grâce à la constante application de cette politique du « sourire » qu'il a si bien définie dès le début de la guerre :

« Alors que la France entière conserve l'aspect d'une place de guerre, la vie normale suspendue, les réjouissances arrêtées, tout le monde uniquement tendu vers

l'accomplissement du devoir militaire, au Maroc, au contraire, pour donner au peuple une impression indispensable de sécurité et de confiance il faut maintenir autant que possible la vie extérieure, le fonctionnement habituel de l'Administration, en un mot tout faire pour « garder le sourire ». Il faut s'appliquer à donner et à faire donner partout l'impression que la guerre ne nous émeut pas, que nous en attendons l'issue en toute confiance et qu'ici, au Maroc, « la séance continue. »

Et pourtant, dans le sentiment qui nous étreint tous, partagé entre l'attente anxieuse de ce qui se passe en Europe et le souci des graves éventualités qui peuvent surgir au Maroc d'un jour à l'autre et auxquelles il faut parer sans relâche, l'effort nécessaire pour maintenir l'apparence de la vie habituelle, souriante et sereine, est encore ce qu'il y a de plus difficile et de plus dur à soutenir.

*
* *

Ainsi, suivant une expression du résident général, le Maroc avait « tenu le coup ». Toute l'organisation secrète des Boches pour soulever les tribus contre nous avait été étouffée dans l'œuf par les mesures énergiques prises contre leurs ignobles auteurs; de l'autre côté du front, chez les tribus insoumises, leur action militaire s'était heurtée à une résistance inébranlable, et nulle part ils n'avaient pu faire craquer l'armature. Les contingents avaient pu s'écouler sans incidents vers Casablanca, où ils s'embarquaient pour la France. L'émotion de la guerre n'avait pas été longue au Maroc, surtout parmi les indigènes, elle s'était vite calmée et la vie économique avait repris toute son intensité. Ici encore je veux emprunter à M. de Tarde l'excellent tableau qu'il a

tracé de cette situation au cours de la conférence qu'il a faite avec tant de succès à Casablanca :

..... Au bout de peu de temps, après une ère difficile, dure au point de vue militaire et politique, dure au point de vue économique, dure aussi et surtout au point de vue moral — ère de marasme, de crise d'impatience et d'ennui, — ce temps écoulé et les esprits peu à peu ramenés au calme, alors apparaissait la formule : *s'installer dans la guerre,* et l'autre formule *: tout chantier vaut un bataillon.* Nous devons beaucoup à ces formules; elles condensent en quelque sorte toute la force d'une idée en vue de l'action, elles sont toniques, elles sont la parole du commandement.

Il fallait d'abord solliciter l'initiative privée, lui donner le moyen d'agir et de se développer : premier article du programme économique.

Nous avions tous ici, au début, la même conception de la mobilisation. Tout le monde appelé, tout le monde dans le rang, à son poste de soldat! Je m'apprêtais, comme les autres, à partir pour rejoindre, le onzième jour, à la gare Saint-Lazare. Mais cette grande conception théorique s'est montrée pratiquement fausse, et vous savez quels efforts on fait en France pour en revenir. Elle était surtout fausse aux colonies, où, pour envoyer quelques centaines de soldats sur le front, la France a quelquefois perdu ses positions commerciales. Au Maroc, on l'a compris dès l'origine, on a compris qu'un homme, une unité, rendait plus de service à la France, au point de vue militaire même, comme colon dans sa ferme, négociant dans son magasin, industriel dans son usine, banquier à son guichet, que comme soldat dans le rang. L'œuvre était délicate. Il y a eu des jalousies, peut-être des injustices fatales. Mais toute la machine économique s'est mise aussitôt en branle, et tout le monde, les troupes elles-mêmes, en ressentent aujourd'hui l'heureux résultat.

..... La vie a repris peu à peu, non pas la vie normale,

mais une vie restreinte, une vie d'exception, une vie de temps de guerre. Or, il fallait prendre ses quartiers d'hiver, il fallait non seulement vivre malgré la guerre, mais s'y installer et, en s'y installant, en s'y développant, contribuer à la lutte générale. Une chose manquait : l'argent, ou plutôt le crédit; car il suffit de peu d'argent, avec du travail, pour faire beaucoup de crédit.

..... Dès les premiers symptômes de reprise des affaires, apparut avec évidence la nécessité de supprimer lentement, prudemment, le moratorium.

Il a pu, grâce au concours unanime des banques, être réalisé jusqu'au bout, avec hardiesse et prudence à la fois, malgré les critiques qu'il provoquait. Et cette mesure si heureuse, que la Tunisie a imitée depuis lors, a été d'une importance capitale pour le Maroc. Un commerçant de Lyon disait dernièrement à M. Luret : « Nous traitons volontiers avec le Maroc ; c'est, à l'heure actuelle, l'un des seuls pays qui paient. »

Que toutes les mesures nécessaires aient été prises au moment opportun, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Elles découlaient naturellement de l'idée initiale. Mais ce qui est admirable, c'est combien le pays a répondu vite et pleinement à l'appel. Il n'y a pas d'inertie au Maroc, il n'y a que des énergies et il suffit d'une secousse pour les déclencher.

Mais ceux-là mêmes qui avaient déclenché ces efforts, allaient-ils rester les bras ballants, à regarder faire? L'État, le premier, ne devait-il pas donner l'exemple du travail?... Dès le signal de la guerre, les travaux s'étaient arrêtés, les projets étaient rentrés dans les cartons.

..... Reprendre les travaux, construire des routes, des ponts, creuser des égouts, bâtir des écoles! En pleine guerre! Et pourquoi?... Pourquoi? pour employer toute une main-d'œuvre oisive, pour donner au pays le sentiment absolu que tout va bien, qu'il y a de l'argent en France, et de l'espoir, et même de la certitude, enfin pour préparer d'avance la fin de la crise, en dotant le Maroc pendant la guerre même de tout le premier outillage dont il doit être armé...

..... Le signal à peine donné, les chantiers pullulaient déjà partout.

Sur les routes d'abord... Il y en aura ainsi dans tout le Maroc, avant la fin de décembre, près de 450 kilomètres...

Je parlais tout à l'heure des chemins de fer. Mais nous avons une voie ferrée ; elle est étroite et modeste ; cependant, telle qu'elle est, et faute de mieux, elle peut servir grandement au pays. L'idéal serait de la rendre entièrement commerciale. C'est une question de matériel et, par endroits, de dédoublement de voie. On l'étudie et, dans un an d'ici, elle sera plus commerciale que militaire. Or, là encore on a travaillé : le réseau s'est étendu. Au mois de janvier, le rail atteignait Fez ; au mois de juillet, il atteignait Taza. Il est posé dans la direction de Marrakech. Une nouvelle ligne qui doit servir Tadla s'avance de Ber-Rechid vers l'oued Zem.

..... Une dernière œuvre restait à accomplir, dernier article du grand programme économique et, en quelque sorte, son couronnement. Dès le lendemain de la déclaration de la guerre, tous les Austro-Allemands du Maroc une fois rassemblés, tous leurs postes commerciaux abandonnés, une place était à prendre.

..... Que restait-il à faire ? Appeler la France à notre secours, lui dire : « Vous avez un marché à prendre ; fabriquez tel ou tel produit, nous nous chargeons de son placement »... Et c'était là, il faut bien le dire, la tâche la plus difficile. Le commerce français n'est pas, en général, facile à remuer : « On est si bien en France ! » Et puis, aller au Maroc, un pays de sable, de chameaux et de coups de fusil !... Et enfin, il y a la guerre ! Il faut être allé en France pour se rendre compte de ce qu'est la guerre pour les commerçants. Toute l'activité du pays est employée pour les besoins militaires. Et nous demanderons à ces gens-là de fabriquer de la porcelaine peinturée pour les Marocains, de la quincaillerie bon marché, les burnous et des haïks pour les Marocains !

Nous avons osé pourtant. Il le fallait. Et c'est ainsi que naquit l'idée de l'exposition de Casablanca, et qu'un

beau matin, M. Luret, directeur du contrôle de la Dette, accompagné de M. Touza, partit en mission pour la France, son rapport sous le bras et un jeu d'échantillons dans ses malles. Il allait voir les chambres de commerce.

... M. Terrier, directeur de l'Office chérifien, de son côté menait la campagne à Paris et dans d'autres centres. Le résultat ne se fit pas attendre. Vers la fin du mois d'avril, le résident général étant à Fez recevait un télégramme qui disait en substance : « L'idée de l'exposition est comprise, les adhésions arrivent : son succès est assuré. » La chose était lancée. Il y a quatre mois de cela. Vous voyez ce qu'elle est devenue. Le spectacle qui est sous vos yeux en dit plus long que toutes les paroles...

Je vais, en terminant, et pour donner l'aperçu le plus frappant des résultats de la politique féconde et de la merveilleuse activité du pays, citer simplement, brutalement, quelques chiffres à peine recueillis que j'ai arrondis en supprimant les décimales, mais qui sont exacts :

1° Contributions apportées par le Maroc à la France :

Le Maroc a envoyé en France :

Des troupes d'abord ;

Des grains : 80.000 quintaux de blé de l récolte 1914, répartis entre la Tunisie et le Monténégro ;

70.000 quintaux de blé de la récolte 1915, déjà réalisés sur les 200.000 promis ;

91.000 quintaux d'orge 1914, dont 29.000 envoyés à Tunis ;

134.000 quintaux d'orge 1915, déjà réalisés sur le million de quintaux promis ;

Des peaux : 174.000 peaux de mouton et 5.000 peaux de chèvre ;

Des laines : 9.000 quintaux ;

2° Mouvement du commerce marocain :

Premier semestre 1914 (avant la guerre !) :

Importations : 67.195.000 francs ; exportations : 8.157.000 francs ;

Premier semestre 1915 (pendant la guerre) :

Importations : 68.984.000 francs ; gain : 1.789.000 francs.

Exportations : 12.324.000 francs ; gain : 3.172.000 francs.

Gain total de la zone française du Maroc : 4.961.000 francs.

Tel est le bilan de nos richesses qui sont les richesses de la France.

Et, le 5 septembre, le résident général inaugurait l'exposition de Casablanca, dont le succès fut retentissant non seulement au Maroc, mais encore en France et surtout dans le monde musulman où s'en répandit la nouvelle bienfaisante. Chacun avait apporté son infatigable collaboration à l'organisation de cette œuvre française dans notre colonie naissante, et, dans son discours d'inauguration, il leur adressait en ces termes ses remerciements : « A Monsieur Berti, Délégué du contrôle de la Dette, Commissaire général : ..... il a fallu cette occasion pour mettre en relief vos aptitudes supérieures d'organisateur, de metteur en œuvre, de moteur à la fois puissant et souple, votre esprit de décision et d'initiative, votre calme souriant au milieu des difficultés, bref, ces dons d'autorité et de commandement qui font le chef avec qui on est assuré de la réalisation et du succès, quelle que soit la tâche qu'on lui confie... M. René Leclerc, dont l'activité inlassable et la science technique ont été la cheville ouvrière de votre œuvre ; M. Mallet, qui a su donner dans cette manifestation du travail, à l'agriculture et à la colonisation la place qui leur revenait, c'est-à-dire la première ; M. Tranchant de Lunel, le magicien qui, de sa baguette, a fait surgir du sol, en quelques semaines, cette ville charmante, en étroite association avec votre ingénieur, le capitaine Brau, réalisation

pratique et rapide par excellence ; M. Guillaume de Tarde qui, ainsi que vous l'avez rappelé, a été un des premiers à avoir cette conception hardie de l'exposition et a été l'agent de liaison infatigable et ingénieux, non seulement entre la résidence générale et vous, mais entre le Maroc et son incomparable correspondant à Paris, M. Terrier. »

Je veux laisser au général Lyautey le soin de dire ce qu'était cette exposition, en citant la fin de son discours d'inauguration. Les discours du résident général, prononcés à toutes les occasions de l'œuvre considérable accomplie par lui au Maroc en marquent les étapes avec une éloquence impeccable, une précision militaire et toujours avec une note artiste et poétique qui leur donnent un charme tel que, si on les réunit un jour en volume, ils constitueront une des lectures les plus attrayantes sur le développement prodigieux de l'Empire chérifien. Les quelques pages qui vont suivre ont profondément impressionné la population de Casablanca et tous les colons français au Maroc qui se trouvaient ce jour-là réunis autour de leur chef :

Tout le monde sait et reconnaît aujourd'hui que ce dont il s'agissait, ce n'était pas la vaine et paradoxale satisfaction d'opposer une exposition pacifique aux œuvres de guerre qui ravagent le monde, ni de donner un cadre à des réjouissances dont l'idée même ne saurait venir à la pensée de personne en ces temps tragiques où tant de deuils étreignent les cœurs ; non, ce que nous avons voulu faire ici, c'est un geste de guerre, parce qu'il nous est vite apparu que cette guerre sans précédent se livrait sur tous les terrains et qu'elle employait toutes les armes. Nous ne nous sommes pas seulement trouvés en face, nos alliés et nous, de la plus meurtrière machine de destruction, mais de l'organisation la plus puissante

et la plus généralisée, embrassant tous les domaines, et nous avons compris que c'était dans toutes les manifestations de l'activité humaine qu'il fallait la contredire, et cela, sans perdre un instant, sans répit.

Vous venez de lire les déclarations récentes où notre adversaire proclamait ouvertement et cyniquement son programme, programme non pas seulement de domination militaire et politique, mais d'asservissement économique, et c'est à ce programme que nous répondons ici, dans ce Maroc qui a été un des premiers enjeux de cette lutte, en affirmant notre volonté de vivre et de prospérer par nous-mêmes et de ne pas nous laisser asservir.

Disons-le bien hautement, ce que nous présentons aujourd'hui, c'est une exposition de combat.

Y en eut-il jamais une, en effet, qui se soit ouverte dans de telles conditions, non seulement générales, mais aussi locales, alors que non seulement une lutte sans précédent couvre le monde de ruines, mais que, dans ce pays même, toute une partie est encore en guerre et que la dissidence y offre à nos adversaires des foyers qu'il ne cesse d'attiser?

Et voilà où est le paradoxe : c'est qu'ici, à Casablanca, cette manifestation de travail pacifique ne puisse se faire que parce que, sur notre front marocain, chaque jour des poitrines s'offrent aux coups, des baïonnettes se dressent, des fusils s'ajustent, pour maintenir notre sécurité et notre richesse.

Ce n'est pas seulement pour procéder à une inspection militaire périodique qu'il y a trois jours, après avoir arrêté avec vous les dernières lignes de cette exposition, je suis parti pour le Tadla, pour les avant-postes, dont je suis revenu hier. Je sentais que, pour conserver la claire vue des devoirs qui m'incombent ici, pour vous rapporter, à vous, l'état d'âme dont il ne faut pas nous dépouiller une minute, il me fallait reprendre le contact de mes troupes et, avant de redevenir ici avec vous le résident général, me remettre, si j'ose m'exprimer ainsi, dans la peau du général en chef.

Ah! combien j'aurais voulu pouvoir vous faire

partager à tous ma rapide vision ! Ce fut d'abord Ber-Rechid, la cité naissante. On m'y parla de constructions, de voirie, d'écoles. Puis ce fut Ben-Ahmed où le hasard faisait coïncider mon passage avec un « moussem » annuel où une foule était rassemblée. Cinq mille cavaliers dans leurs riches vêtements, galopant et faisant parler la poudre des fantasias pacifiques, s'empressant autour de moi, heureux de la belle récolte, de la justice assurée, de la sécurité retrouvée, du lendemain garanti, sur ces confins de la Chaouia si longtemps désolés par l'anarchie et le pillage. Et jusque-là c'était la paix complète, sans un indice qui révélât l'insécurité d'hier, l'effort militaire constant pour maintenir la sécurité.

« Quatre-vingts kilomètres plus loin, l'automobile m'amenait à l'oued Zem, la sentinelle avancée d'hier, la base militaire d'aujourd'hui : les bataillons massés dans les camps sénégalais, légionnaires territoriaux de France, prêts à se porter au premier signe au point menacé.

Vingt kilomètres encore et c'est Boujad, la cité sainte, auprès de laquelle veille notre réserve d'avant-postes, un bataillon colonial revenu hier du front de France.

Enfin, ce fut Kasbah-Tadla, le poste de première ligne, sur l'oued Er-Rebia, au delà duquel se dresse la muraille de l'Atlas encore hostile, tandis que, dans la plaine, l'œil aperçoit les petits groupes de cavaliers, le fusil haut, attendant la première sortie pour la recevoir à coups de fusil. Et dans ces camps, sous une chaleur torride, sous la tente, sous des abris improvisés, que leurs hôtes nomment plaisamment, mais avec quelque exactitude, les « fours crématoires du Tadla », vivent tout au long de l'année des troupes coutumières des privations, de l'isolement et du combat quotidien, mais qui n'en conservent pas moins leur bel entrain, leur vaillance morale et leur endurance physique.

Ah ! c'est bien là le rempart vivant qui seul permet de réaliser ce que nous voyons aujourd'hui. Quel réconfort j'ai éprouvé à revivre, au milieu de ces braves gens, trop peu d'heures pour participer à leurs mérites, mais assez pour les juger ! Avec quelle émotion, après avoir

remis la croix de guerre à leur chef, le général Garnier-Duplessis et à ceux qui l'avaient si glorieusement gagnée tant sur ce front que sur le front de France, je fis défiler devant moi ces belles troupes et, parmi elles, le bataillon de zouaves où ont été incorporés les conscrits du Maroc des classes 1914, 1915 et 1916, nos enfants, nos frères, déjà vieux soldats comme leurs frères de France, tout à leur tâche, tout à l'honneur d'assurer la liberté de notre travail.

Ah ! jamais vous n'aurez assez de reconnaissance pour ces troupes qui, d'Agadir à Marrakech, au Tadla à Khenifra, à Taza, sur la Moulouya, sur l'Ouerra, assurent la sécurité du Maroc et son libre développement. Dans la neige et le froid pendant l'hiver, sous le dur sirocco pendant l'été, elles peinent sans répit. Ce sont bien les frères de ceux des tranchées de France. Si elles ne connaissent pas l'honneur du marmitage incessant, elles connaissent la fusillade embusquée à chaque détour, la rude fatigue des longues marches, les privations quotidiennes. Mais surtout elles se sentent si loin, elles ne se sentent pas soutenues, comme leurs frères, par l'élan de toute la nation qui les suit et les réconforte. Elles ont connu de bien mauvais jours, alors qu'elles se croyaient méconnues ; les jours sont passés. J'ai pu, en toute certitude, leur rapporter de France l'assurance qu'on leur rendait haute justice et j'ai pu leur en apporter la preuve tangible avec les témoignages écrits du Gouvernement, avec cette croix de guerre qu'elles ambitionnaient au-dessus de tout.

Ah ! oui, elles accumulent les mérites, elles et leurs chefs. J'aurais voulu les avoir tous autour de moi aujourd'hui et, avant tout, le général Henrys. Mais au dernier moment le colonel Simon et lui ont été appelés à Taza une alerte. C'est qu'en effet cette digue qui nous ivre ne se maintient qu'à la condition d'en surveiller s répit toutes les fissures, de guetter, sur cette mer tée qu'elle contient, les moindres mouvements avant-ireurs des tempêtes. Du moins ai-je pu réunir ici le onel Thouvenel qui surveille le sud de Mekinez, le

général Duplessis, libérateur de Khenifra, que j'ai ramené malgré sa répugnance à quitter ses chères troupes.

Mais elles ne sont pas seules ici à accomplir tout leur devoir. Le remplissent aussi ces colons, maintenus par ordre dans leurs fermes, sur leurs exploitations. J'évoque un souvenir récent. A l'un d'eux que je démobilisais pour lui enjoindre de retourner sur son domaine et qui me suppliait avec angoisse de le laisser rallier, en France, son poste de sergent de réserve, je répondais : « C'est ici qu'est votre devoir militaire, au milieu de ces centaines d'indigènes qui ont confiance en vous, à qui vous assurez le travail, qui sont justement inquiets de l'agitation voisine, que votre seule présence va rassurer, tandis qu'à votre défaut, je serai peut-être obligé d'y envoyer une ou deux compagnies, que vous rendrez ainsi à la défense nationale. » Il comprit, et c'est ainsi que, réservistes et territoriaux du Maroc, vous vous êtes partagé la tâche, soit en renforçant nos effectifs du front, soit en maintenant l'arrière-pays dans la soumission.

Et non moindre est le mérite de ceux, officiers et administrateurs, dont la présence seule maintient la population de l'arrière dans la soumission et la paix. C'est peut-être pour ceux-là que le sacrifice est le plus grand, car ils n'ont même pas le réconfort vivifiant de l'alerte quotidienne et se rongent le cœur dans l'accomplissement de la monotone tâche journalière si nécessaire et si efficace pour la sauvegarde de ce pays.

Ils ont compris leur devoir, comme l'exprimait naguère l'un d'eux en des vers émouvants dont je ne vous citerai que ces strophes :

Mais nous n'avons rien dit, dans notre âme brisée
Un devoir surgissait douloureux, mais plus beau :
Rester pour conserver tout ce pays nouveau
Plus tard à la France épuisée ;

Rester pour que les blés fauchés, dans nos sillons,
Aux gerbes de là-bas ajoutent leur javelle,
Et pour que les soldats de la France nouvelle
Aillent grossir nos bataillons ;

Rester pour que huit ans de labeur et de peine
Ne soient pas à jamais perdus ; rester enfin
Pour que le sang français n'ait pas coulé en vain
Sur cette terre marocaine.

*
* *

Les Allemands avaient donc complètement manqué le coup qu'ils croyaient cependant avoir si bien préparé au Maroc depuis le jour du débarquement de Guillaume II à Tanger. Ce jour marquait bien la déclaration de l'avant-guerre à la France, contre laquelle le général Lyautey eut à mener une lutte si ingrate, parce qu'elle était secrètement, sournoisement et perfidement dissimulée derrière une barrière diplomatique qui trompa souvent ceux qui se croyaient les plus avisés parmi nos agents du quai d'Orsay.

Le Maroc, pays d'Islam arriéré, parfois de fanatisme farouche, irréfléchi, où se mêlait une folle passion d'indépendance, avec ses tribus insoumises, ses marabouts influents et, malheureusement, vénaux, leur était apparu comme la meilleure terre où ils pourraient jeter leur mauvaise semence. Ils avaient cru pouvoir y faire germer et grandir l'herbe pernicieuse de la haine dont les rameaux vigoureux étoufferaient les enfants de cette France dont ils enviaient si bassement les succès dans le monde. Ils avaient cru qu'à leur appel le Maroc tout entier se verait contre nous et que, dans un massacre comme uls ils en peuvent rêver, ils nous extermineraient squ'au dernier, donnant ainsi à l'Algérie, la Tunisie, Tripolitaine et l'Égypte où leur propagande était alement active, un exemple qui mettrait toute

l'Afrique du Nord à feu et à sang et priverait les Alliés de ressources considérables tout en amoindrissant d'une manière très gênante leur situation militaire. Le programme était « kolossal », mais il ne devait pas rebuter les agents de l'orgueilleuse Allemagne. Et puis, ils y avaient été encouragés jusqu'en 1912, époque à laquelle, grâce à l'insouciance têtue de notre diplomatie locale, ils avaient à peu près terminé leur organisation contre nous, dont le couronnement avait été le massacre de Fez auquel avait si miraculeusement échappé notre ministre plénipotentiaire venu dans la ville sainte pour y faire signer le traité de protectorat au milieu de réjouissances et de feux d'artifice.

Ce sera une des gloires du général Lyautey, venu à cette époque au Maroc comme résident général, d'avoir su le reconquérir tout entier à l'autorité de S. M. Chérifienne, pendant qu'il suivait les traîtreuses menées de l'Allemagne tout autour de lui. Avec sa clairvoyance habituelle, grâce au concours de ceux qui l'ont toujours si patriotiquement secondé dans cette tâche difficile, il avait embrassé toute l'importance de la situation et, pour employer une comparaison militaire, connaissant toutes les mines sournoisement préparées sous le terrain où il semblait se croire à l'aise, il avait de son côté préparé tous les camouflets qui devaient les anéantir lorsque le moment serait venu.

La guerre à peine déclarée, tous les Allemands et Autrichiens furent arrêtés et, sur le front, vers les tribus de l'Atlas qu'ils avaient si largement payées, les coups portés par nos vaillantes troupes fure tellement sanglants, notre force irréductible s'y mai festa si bien, que, partout, après des tentatives in heureuses, l'ordre ne tarda pas à régner.

Le général Lyautey avait toujours été prêt, les événements en donnèrent la preuve. Il avait gardé intacte à la France la plus belle de ses colonies avec toutes ses grandes ressources si précieuses au cours de cette guerre et qui le seront probablement plus encore, bientôt, lorsque la paix sera signée et que le monde, débarrassé de l'obsession allemande, reprendra sa marche vers le progrès au milieu de la paix universelle si chèrement achetée.

En faisant le sacrifice de ne pas venir au front de France où l'attirait si fortement toute sa glorieuse carrière, en sachant avec une si grande abnégation *rester* à son poste, le général Lyautey aura cependant inscrit son nom parmi les plus glorieux de cette grande guerre, parce qu'il aura été le vainqueur de la bataille marocaine.

TABLE DES MATIÈRES

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — AVRIL 1916

PAGES D'HISTOIRE 1914-1916 (*Suite*)

83. **Nos Marins et la Guerre.** — II. *Du 3 avril au 14 août 1915.* 60 c.

84. **Les Alsaciens-Lorrains en France pendant la Guerre** . . 60 c.

85. *La Diplomatie française.* **L'Œuvre de M. Delcassé,** par Georges REYNALD, sénateur. Avec portrait . . . . 60 c.

86. **Les Communiqués officiels.** — XVI. *Du 1er au 31 octobre 1915.* 60 c.

87. **Les Terres meurtries,** par Albert DE POUVOURVILLE. Avec 7 cartes. . . . . 60 c.

88. **Documents authentiques sur le complot austro-allemand aux États-Unis,** présentés aux deux Chambres du Parlement britannique. 1916 . . . . 60 c.

89. **Les Communiqués officiels.** — XVII. *Novembre-décembre 1915.* 90 c.

90. **Les Neutres. — Voix américaines sur la Guerre de 1914-1916.** Articles traduits ou analysés par S. R. — IV. . . . 60 c.

91. **La Prospérité économique de l'Allemagne.** *Sa « Place au soleil » et la Guerre,* par Gaston CADOUX. 1916. . . . . 40 c.

92. **Les Derniers Massacres d'Arménie.** *Les Responsabilités,* par Herbert Adams GIBBONS. 1916. . . . . 40 c.

93. **Le second Livre blanc allemand** (Documents sur l'explosion de la Guerre). *Essai critique et notes sur l'altération officielle des documents belges,* par Fernand PASSELECQ, directeur du Bureau documentaire belge. Avec de nombreux fac-similés inédits. 1916. 1 fr.

94. **Chronologie de la Guerre.** 3e volume (*1er juillet-31 décembre 1915*), par S. R. . . . . 90 c.

95. **Les Neutres. — Voix de l'Amérique latine.** Préface de Gomez CARRILLO : *Le Péril allemand dans l'Amérique latine.* . . 75 c.

96. **Problèmes de Guerre.** *Le Droit de la Guerre, autrefois et aujourd'hui. Comment on paie en temps de guerre,* par ALGLAVE, professeur à la Faculté de Droit de Paris et au Conservatoire des Arts et Métiers. . . . . 75 c.

97. **Les Communiqués officiels.** — XVIII. *Janvier-février 1916.* . 90 c.

98. **La Guerre aérienne.** *Le Rôle de la cinquième Arme,* par G. CROUVEZIER. Avec 24 illustrations . . . . 90 c.

99. **La Conquête de l'Autriche-Hongrie par l'Allemagne.** *Une nouvelle forme de Pangermanisme : le « Zollverein »,* par Adrien BERTRAND. . . . . 60 c.

100. **Deuxième Livre gris belge.** *Correspondance diplomatique relative à la guerre de 1914-1916* 1f 25

Il a été tiré de chaque volume des *Pages d'Histoire* 55 exemplaires numérotés à la presse :

Nos 1 à 5 sur papier Japon à. . . . . . 5 fr.

6 à 55 sur papier de Hollande à . . 3 fr. 50



Le Crédit de Banque en Allemagne et en France et notre avenir économique, par F. Duplessis, expert-comptable près la Cour d'appel de Paris. 1916. Volume in-8 . . . . 2 fr.

Germania. *L'Allemagne et l'Autriche dans la civilisation et l'histoire,* par René Lote, agrégé de l'Université. 1916. Volume in-12. . . . . 3 fr. 50

L'Allemagne et le Droit des gens, *d'après les sources allemandes et les archives du Gouvernement français,* par Jacques de Dampierre, archiviste-paléographe. 1915. Volume in-4, avec 103 gravures (vues, portraits, fac-similés de documents) et 13 cartes. . . . . 6 fr.

Les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne (Publication faite par les soins du ministère des Affaires étrangères). — 1915. Volume grand in-8 de 208 pages, avec de nombreuses photographies. . . . . 1 fr.

La Guerre à l'allemande, par Jeanne et Frédéric Régamey. 2e édition. 1915. Volume in-12 . . . . 1 fr. 50

Culture et Kultur, par Gaston Gaillard. 2e édition, revue et corrigée. 1915. Volume in-8 . . . . 3 fr.

La France en Guerre, par Rudyard Kipling. Traduit de l'anglais par Claude et Joël Ritt. 1915. Vol. in-16 jésus, avec 2 photographies . 1 fr. 25

Jusqu'au Rhin. *Les Terres meurtries et les Terres promises,* par A. de Pouvourville. 1916. Volume in-12, avec 32 cartes. . . . . 3 fr. 50

En Alsace reconquise. *Impressions du Front 1915,* par Ed. Bauty, rédacteur en chef de la *Tribune de Genève.* 1915. Volume in-8, avec 10 photographies hors texte. . . . . 2 fr.

La Guerre des Nations (*Août-décembre 1914*), par Angelo Gatti, capitaine d'état-major dans l'armée italienne, critique militaire du *Corriere della Sera.* Traduit de l'italien avec l'autorisation de l'auteur. 1915. Vol. in-8 . . 3 fr. 50

La Guerre au vingtième siècle. *Essais stratégiques,* par le lieutenant-colonel Henri Mordacq. 1914. Un volume in-12, avec 2 cartes in-folio, broché . . . . 3 fr. 50

Opinions allemandes sur la Guerre moderne, *d'après les principaux écrivains militaires allemands.* 1912. Trois volumes gr. in-8, brochés. 3 fr.

L'Adversaire. *Aperçu historique sur le développement de la puissance militaire de l'Allemagne, de ses origines à juin 1915,* par C.-H. d'Estre, breveté d'état-major. Volume in-8 . . . . 1 fr.

Une Visite à l'Armée anglaise, par Maurice Barrès, de l'Académie Française. 1915. Volume in-16 jésus de 120 pages. . . . . 1 fr. 25

La Vie de guerre 1914-1915, contée par les soldats. Lettres recueillies et publiées par Charles Foley. 1915. Volume in-12. . . . . . 3 fr. 50

Les Lettres héroïques. (*Bibliothèque de la guerre,* n° 1.) 1915. Volume in-12. . . . . 60 c.